

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

JUILLET 1757.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

   
M D C C L V I I

1  
1  
1

1

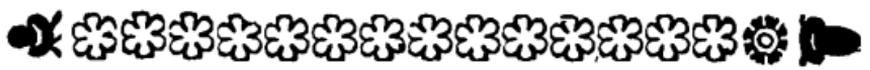
•  
•

.



# JOURNAL HELVETIQUE,

JUILLET 1757.



## REMARQUES

CRITIQUES *sur l'Histoire de Trogue Pompée ;  
abrégée par Justin.*

LE but de votre Journal, *Messieurs*, come celui de divers autres Ouvrages périodiques, n'est pas seulement de fournir une lecture amusante à des Esprits désœuvrez, qui ne cherchent qu'à s'amuser, mais aussi & principalement, de servir à l'instruction des Gens de Lettres. Entre les divers endroits, par lesquels on peut y contribuer, il me semble que l'on doit compter pour beaucoup celui de former le jugement de la Jeunesse, de lui doner le goût des bones choses, & en particulier celui de la vérité; & de l'acoutumer à lire les anciens Auteurs avec un Esprit d'examen, afin qu'évitant deux défauts oposéz, celui des aveugles Ad-



mirateurs de l'Antiquité, & celui des Modernes présomptueux, qui la méprisent, les Jeunes Gens sachent donner à chaque chose son juste prix, approuver, louer & imiter ce qu'il y a de bon dans les Anciens, & blâmer aussi avec liberté ce qui s'y rencontre de mauvais.

J'ai crû que les Remarques que j'ai faites sur l'*Histoire de Trogue Pompée, abrégée par Justin*, pourroient favoriser ce dessein. Je laisse à part la plainte qu'on a faite il y a longtems contre *Justin*, qu'en abrégant l'*Histoire de Trogue Pompée* il nous a fait perdre l'Original. Je crois cette plainte mal fondée, & je suis persuadé, que l'Ouvrage de cet Auteur seroit également péri, quand même on n'en auroit point donné d'abrégé. Combien n'y a-t-il pas de bons Historiens anciens, soit Latins, soit Grecs, dont nous regrètons la perte, & qui n'ont été abrégés par personne ! Qu'on parcoure la Liste des Historiens excellens, citez par *Josèphe* dans ses *Antiquitez Judaïques* & dans ses Livres contre *Apion*, & par *Eusebe de Césarée*, dans ses Livres de la *Préparation Evangélique* ; que l'on consulte *Diogène Laërce* dans ses *Vers des Philosophes* & la *Bibliothèque de Photius*, Patriarche \* de *Constantinople*, & l'on conviendra

---

\* Dans le IX. Siècle.

de la vérité de ce que je dis. *Florus* a fait des Argumens sur tous les Livres de *Tite Live*. *Xiphilin*, Neveu d'un autre Patriarche de *Constantinople* du même nom, a abrégé la grande *Histoire de Dion*, dans le XI. Siècle. De tous ces Originaux, il n'y en a qu'une partie qui ait passé jusques à nous, l'autre a péri malheureusement; & les Abrègez que nous en avons, nous dédomagent en quelque sorte de cette perte. Bien loin donc de blâmer *Justin* de la peine qu'il s'est donnée, on doit plutôt, ce me semble, lui en savoir gré; puis qu'il nous a conservé plusieurs Morceaux curieux de l'Histoire ancienne, que l'on chercheroit vainement ailleurs.

Mais ce que je blâme en lui, c'est qu'il paroît avoir fait peu d'usage de son jugement dans cet Abrégé; qu'on y remarque un penchant immodéré à courir après le merveilleux, sur tout après celui qui peut lui servir de matière à exercer sa Rhétorique, & enfin qu'il se contredit souvent. C'est ce que je vais démontrer par quelques Exemples.

Je remarque d'abord, qu'il y a peu de Nations dont il décrit l'origine sans y mêler des Fables: Ce qui est à mon sens une grande faute de jugement. Peut-être qu'on m'objectera que c'étoit là la coutume des anciens Païens: Ils ne se faisoient point de peine de parfumer leurs Ecrits de Fables, & ils avoient

plus d'égard à la beauté du langage qu'à la vérité : *Datur hæc venia antiquitati , ut miscendo humana divinis primordia urbium augustiora faciat*, disoit Tite Live , dans la Préface de son 1. Livre. Pline le Vieux , dans la Préface de son Histoire Naturelle n'a fait aucune difficulté de dire ; *Equidem plura transcribo quàm credo.*

Mais avec la permission de la vénérable Antiquité , je dirai qu'elle radotoit à cet égard : Si un Auteur est persuadé que les faits , qu'il copie , sont fabuleux , c'est en vérité se moquer du monde , que de les débiter gravement come des vérités ; c'est vouloir se perdre d'honneur , se faire regarder come un menteur , & décréditer à l'avance son propre Ouvrage. Les Gens raisonnables de l'Antiquité vouloient de la vérité dans l'Histoire , & ils en bannissoient les fictions , tout come l'on fait aujourd'hui. Cicéron dans les comencemens de son 1. Livre *De Legibus* , introduit son Frère *Quintus* , lui disant : *Intelligo te frater , alias in Historia leges observandas putare , alias in Poëmate* : Il lui répond ; *Quippe cum in illa ad veritatem , Quinte , referanter , in hoc ad delectationem pleraque ; quanquam & apud Herodotum , patrem historiae & apud Theopompum sunt innumera-biles Fabulae.* Témoin encore ce mot de Juvenal

Juillet 1757.

7

*Quicquid Gracia mendax*

*Audet in historia.*

Que si au contraire un Ecrivain regarde bonement come véritables les Fables qu'il raporte, il marque par là ou peu de génie & de discernement, ou un Esprit paresseux, qui ne veut pas se doner la peine d'examiner les choses pour discerner le vrai d'avec le faux. On voit que dans l'antiquité même les Gens d'esprit savoient fort bien discerner les Fables, dont les Historiens parlesoient leurs Ouvrages, & qu'ils s'en moquoient: Cela paroît entr'autres par les deux Passages de *Ciceron* & de *Juvenal*, que je viens de citer. Et dans le même Livre de *Ciceron*, un peu avant les paroles que j'en ai rapportées, cet Illustre Romain s'exprime d'une manière à faire entendre, qu'il regardoit come des Fables, tout ce que l'on contoit de Faits extraordinaire arrivez dans les premiers Siècles de *Rome*, tels que l'Aparition de *Romulus* à *Proculus Julius*, les Entretiens secrets de *Numa* avec la Nimphe *Egerie*, l'Aigle qui mit un Bonet Roial sur la tête de *Tarquin* &c.

A la vérité, quand les Fables ont un grand air de vraisemblance, de manière qu'il est difficile de les distinguer de la vérité, on ne sauroit blâmer un Auteur de les raporter. Mais quand les Fables sont grossièrement in-

ventées, qu'elles n'ont pas la moindre vraisemblance, c'est à mon sens une faute impardonnable à un Auteur, d'en parsemer son Ouvrage, & de les donner pour véritables.

Voici quelques exemples de pareilles Fables, tirez de *Justin*. Dans le Liv. XLII. Chap. II. & III. parlant de l'Origine des Arméniens & des Medes, il nous dit gravement, que \* l'Arménie a été peuplée par *Arménius*, Compagnon de voyage de *Jafon*; que \*\* *Jafon* a été le premier Home du Monde, après *Hercule* & *Bachus*, qui a subjugué cette partie de l'*Asie*, qui est entre la Mer Noire & la Mer *Caspienne*; que presque † tout l'Orient l'adoroit come son Fondateur, & qu'après sa Mort †† son Fils *Médius* qu'il avoit eû de *Médée* bâtit une Ville, qu'il apella *Médée*, à l'honneur de sa Mère, & fonda la Monarchie

\* Condita est (*Armenia*) ab Armenio, Jafonis Theffali Comite: Liv. 42. C. 2. §. 10. Voyez encore le Ch. 3. §. 8.

\*\* Primus humanorum post Herculem & Liberum, qui Reges Orientis fuisse traduntur, eam Coeli plagam domuisse dicitur. Chap. 3. §. 2.

† Jafoni totus ferme Oriens, ut Conditori, divinos honores Templaque constituit. Ib. §. 5.

†† Post mortem Jafonis Medius æmulus virtutis ejus in honorem Matris, Medeam urbem condidit, regnumque ex nomine suo Medorum constituit. Ib. §. 6.

des *Mèdes*. Où est l'Homme de bon sens, qui puisse ajouter foi à des Fables si grossièrement fagotées ? Qui ne riroit, d'entendre dire qu'un Seigneur de Village, ou, tout au plus, un petit Prince hpanagé, tel qu'étoit *Jafon*, acompagné de quelques centaines d'Hommes, ait subjugué les Peuples féroces qui habitent le Caucase, & fondé une Monarchie dont celle des *Mèdes* n'a été qu'une branche ; qu'un de ses Capitaines a fondé le Roïaume d'*Arménie*, & son Fils celui des *Mèdes*, come si les Nations des *Arméniens* & des *Mèdes* n'eussent pas été de beaucoup plus anciennes que le Siècle de *Jafon* ?

Les Fables que *Justin* raconte de *Habis*, Fils naturel de *Gargovis* Roi d'un quartier de l'*Espagne*, & Roi après lui, sont si étranges que le seul récit qu'on en peut faire choque l'imagination, & révolte la Raison. On les peut voir au Liv. XLIV. Chap. IV. Et come entre les Contes qu'on faisoit de cet *Habis*, on disoit qu'il avoit été exposé dans son Enfance, & nourri par une Biche, *Justin* voulant apuier une Fable par d'autres, compare cet Événement à l'Histoire de *Romulus* & à celle de *Cirus*, dont l'un a été nourri, dit-on, par une Louye, & l'autre par une Chienne. *Hujus casus, dit-il, fabulosi viderentur, nisi & Romanorum Conditores Lupa nutriti, & Cyrus Rex Persarum Cane alitus*

*proderetur.* Dans l'Histoire de l'Origine des Juifs, qu'on trouve au Liv. XXXVI. Ch. II. le peu de véritez qu'il en raporte est brouillé & confondu parmi un tas de Fables grossières; de sorte que si ce qu'il dit des autres Nations n'est pas plus exact ni mieux fondé, son Ouvrage n'est qu'un miserable Roman, qui ne mérite aucune créance. Ce seroit faire mal son Apologie, que de dire que l'Histoire des Juifs étoit peu conüe des autres Nations. Je le veux. Mais un Homme, qui entreprenoit d'écrire leur Histoire, s'il avoit eü quelque délicatesse & quelque amour pour la vérité, devoit les consulter eux mêmes sur leur Origine, examiner leurs Livres, & ne pas s'en rapporter aveuglément à d'autres Ecrivains, aussi ignorans que lui sur leur sujet. La faute est d'autant plus impardonnable, soit par rapport à *Troque Pompee* soit par rapport à *Justin* son Abréviateur, qu'il ne falloit pas se doner beaucoup de peine, pour ce dessein. Les Juifs étoient établis à Rome je ne sai pas précisément depuis quel tems, mais au moins ils y avoient une Colonie sous l'Empire de *Jules César*; & *Suétone* même en raporte cette particularité, que de toutes les Nations étrangères, qui avoient quelques Etablissmens à Rome, il n'y en eut point, qui portat le Deuil pour  
 cet

cet Empereur , auffi loin que le firent les Juifs. *In summo publico luctu , exterarum Gentium multitudo circulatim suo quæque more lamentata est ; præcipuèque Judæi , qui etiam noctibus continuis bustum frequentarunt.* Lib. I. Chap. 84. Il étoit donc aisé de les consulter. Leurs Livres sacrez avoient été traduits en grec, depuis le Règne de *Ptolomée Philadelphé* , c. à. d. depuis 300. ans , lorsque *Troque Pompée* , qui vivoit sous *Auguste* , se mit à écrire. Le bon sens dicte à chacun , que les Ecrivains d'une Nation sont toujors plus dignes de foi sur leurs Affaires , que les Etrangers , toutes choses d'ailleurs égales , parce qu'il est naturel qu'ils en soient mieux instruits. *Justin* avoit encore un nouveau secours pour s'instruire de l'Histoire des Juifs , dans les Antiquitez Judaïques de *Joseph* , & dans ses Livres contre *Apion* , où il cite quantité d'Auteurs Anciens qui avoient parlé de la Nation Juive , d'une manière plus plus conforme à la vérité. Ainsi & l'un & l'autre sont entièrement inexcusables.

Mais ce qui surprend encore plus , c'est ce qu'on voit dans le même endroit , que *Moïse* parvenu avec son Peuple , au *Mont Sinai* , après un jeûne de 7. jours , ordona de jeuner tous les jours de Sabat , à perpétuité , en mémoire de cet Evénement. *Moses* , est-il dit , *Montem Sina occupat , quò*

*septem dierum jejunio per Deserta Arabia cum populo suo fatigatus, cum tandem venisset, septimum diem, more gentis Sabbatum apellatum, in omne ævum jejunio sacravit, quoniam illa dies famem illis erroremque finierat.* Les Juifs étoient à Rome, & par tout l'Empire Romain. On les voïoit, on comerçoit avec eux. Y avoit-il rien de plus aisé que de savoir s'ils jeunoient tous les Samedis? Ils jeunoient si peu alors, qu'ils se faisoient pour ainsi dire, un point de Religion, de faire meilleure chère ce jour là, que les autres jours de la semaine. Il faut donc avouer que c'est par une étrange négligence, que *Troque Pompée & Justin* ont débité des Fables de cette nature, sur lesquelles on pouvoit toutes les Semaines les convaincre de mensonge.

Ce n'est pas là le seul endroit où ces deux Auteurs ont fait paroître peu de jugement. On en voit une autre preuve dans les fréquentes contradictions où ils sont tombez. Je ne conois point d'Auteurs, où l'on en trouve en aussi grand nombre, & d'aussi grossières. J'en citerai quelques exemples.

Dans le Livre I. au Ch. 3. parlant de *Sardanapale*, le dernier de l'ancienne Dynastie des Rois d'*Affirie*, il dit, qu'*Arbaclus*, Gouverneur des Mèdes, aiant obtenu avec bien  
de

de la peine, de voir ce Prince \*, le trouva au milieu de quelques troupes de FEMMES DEBAUCHEES, filant la pourpre au fuseau, & partageant les tâches entre les VIERGES. Il veut par ces deux différens noms désigner les Concubines de *Sardanapale*, qui en avoit des Troupeaux, suivant l'usage des Rois de l'Orient. Mais on peut bien dire ici, que *Justin*, ou *Troque*, ont fait la faute qu'on a reprochée à un autre Auteur, mais dans un sens différent,

*De marier des Noms l'un de l'autre étonnez,*

Car si les Concubines de *Sardanapale* étoient des Femmes débauchées, (*Scortæ*) coment peut-il les apeller (*Virgines*) des Vierges ? Et si elles étoient Vierges, coment peut il, sans se contredire grossièrement, & sans se rendre coupable de calomnie, les apeller (*Scortæ*) des Femmes débauchées ? D'ailleurs on ne peut avec justice, ni avec bon sens, apeller *Scortæ*, les Filles & Femmes enfermées dans le Serrail d'un Prince, parce que ce mot désigne des *Femmes publiques*, & que celles là sont bien éloignées de l'être.

---

\* Invenit eum inter scortarum greges, purpuram colorem, & pensa inter Virgines partientem.

Dans le Livre XIV. Chap. 6. il dit qu'*Olympias* Reine de *Macédoine* & Mère d'*Alexandre le Grand*, se défiant des *Macédoniens*, se retira à *Pidna* avec *Roxane* sa Bru, & quelle y fut suivie par *Theffalonice* sa Belle Fille (privigna c. à. d. Fille de son Mari *Philippe*) ce qu'il éclaircit, en ajoutant, qu'elle étoit considérable à cause du Nom de son Père *Philippe*, *Et ipsa clara Philippi Patris nomine*. Ensuite à la fin du même chap. come s'il lui avoit pris un éblouissement de mémoire, & qu'il ne se souvint plus de ce qu'il avoit écrit, il dit, que *Cassandre* aiant pris *Pydna*, où ces Princesses s'étoient enfermées, fit mourir *Olympias*, & épousa *Theffalonice*, qu'il apelle Fille d'*Aridée*; *Theffalonium Regis Aridaei filiam, uxorem ducit*. On pourroit bien lui dire ici *Acordez vous avec vous même*.

Dans le Liv. XX. Chap. 5. il dit encore, que come *Denis*, Tiran de *Sicile*, assiégeoit la Ville de *Crotone* en *Italie*, les *Gaulois* qui avoient pris & brûlé *Rome* quelques Mois auparavant, lui envoiérent des Ambassadeurs, pour lui demander son amitié; que ces *Gaulois* avoient quité leur ancienne Patrie pous chercher ailleurs quelque Etablissement, à cause des divisions qui règnoient chez eux; & qu'étant venus en *Italie*, ils avoient chassé les *Toscans*, bâti *Milan* &c. Je pourrois d'abord remarquer dans cette narration un

Anachronisme d'environ 200. ans , puisque les *Gaulois* , qui quittèrent leur Pais , chassèrent les *Toscans* , & bâtirent *Milan* , firent tout cela environ 200. ans , avant la prise de *Rome* , sous le Règne du Vieux *Tarquin* , come nous l'apprenons de *Tite-Live*. Mais sans m'y arrêter , je remarquerai plutôt , que *Justin* , oubliant ce qu'il avoit écrit dans cet endroit , attribue l'Expédition des *Gaulois* , dans son Liv. XXIV. chap. 4. à leur grande multitude , qui les obligea de chercher de nouvelles Habitations , parce que le Pais , qui les avoit produit , ne pouvoit plus les contenir.

Autre contradiction. Dans le Livre XXV. Chap. 3. il dit que *Pyrrhus* , Roi d'*Epire* , fut vaincu par les *Carthaginois* dans une Bataille navale ; & dans le Chap. suivant , il dit , que jamais personne ne put soutenir l'effort de ses Armes , en quelque lieu qu'il les portat : *Nec quisquam Pyrrhum , quâ tulisset impetum , sustinere valuit.*

Un Autre exemple. Au Livre XXVIII. Chap. 2. il dit : Que les *Etoliens* étoient les seuls Peuples de la Grèce , qui avoient toujours méprisé les *Macédoniens* dans le tems qu'ils étoient Maîtres du monde , qu'ils n'avoient point craint le Roi *Philippe* , ni respecté les Edits d'*Alexandre le Grand* &c. Et dans le Chap.

Chap. 4. il attribue la même gloire aux *Lacédémoniens*: *Soli Philippi Alexandrique bellis & imperium Macedonum, & omnibus metuenda arma contempserant.*

Voici encore un autre exemple, qui passe l'imagination. Dans le Livre XXIV. dès le Chap. 6. jusqu'à la fin, il fait l'Histoire des *Gaulois*, qui, sous la conduite de *Brennus*, voulurent aller piller le Temple de *Delphes*; & après avoir rapporté leur mauvais succès & leur déroute, avec tous les embellissemens que la superstition & l'imposture des Prêtres *Paiens* y avoient ajouté, il finit ce Livre, en disant, que de toute cette grande multitude, qui avoit eû la témérité de faire la Guerre aux Dieux, il n'en étoit pas resté un seul. *Ut nemo ex tanto exercitu vel ad memoriam tantæ cladis superesset.* Mais on voit tout autre chose dans le Livre XXXII. Chap. 3. On y apprend que ces *Gaulois*, après avoir perdu *Brennus*, se retirèrent les uns en *Asie*, & les autres dans la *Trace*; que dès là ils reprirent le chemin de leur ancienne Patrie; que les uns s'arrêtèrent en chemin, au Confluent de la *Drave* & de la *Save*, & se firent appeler *Scordisques*; & que les *Tutosages* s'en retournèrent à *Toulouse* &c. *Galli bello adversus Delphos infeliciter gesto in quo majorem vim Numinis quam hostium senserant, amisso Brenno duce, pars in Asiam, pars in*

*Asiam, pars in Thraciam extorres fugerant &c.*  
 Come nôtre Hiltorien avoit exterminé tous ces *Gaulois* d'un trait de plume, il les rétablit aussi avec la même facilité.

Je pourrois rapporter plusieurs autres Traits de pareilles contradictions; mais ils me conduiroient trop loin. Je me bornerai à trois citations, qui font conoitre que nos Auteurs sont tombez en faute, pour n'avoir pas fait usage de leur jugement dans l'examen de la Chronologie.

Dans le Liv. XII. Ch. I. on lit qu'*Alexandre le Grand*, après la mort de *Darius*, arrivée l'an de Rome 424. reçût une Lettre d'*Antipater*, qu'il avoit laissé en *Macédoine*, pour la gouverner en son absence. Ce Gouverneur lui donoit avis de la défaite & de la mort d'*Agis*, Roi de *Lacédémone*, d'*Alexandre*, Roi d'*Epire*, & de *Sopyrion*, Commandant de ses Troupes en *Scythie*, qui avoient été tous trois tuez l'un dans la *Grèce*, en Bataille rangée, l'autre dans la *Lucanie* en traversant une Rivière, & le troisiéme par les *Scythes*, qu'il avoit ataqué. L'Hiltorien ajoute, que quoique la perte de *Sopyrion* affigeat *Alexandre*, il ressentit pourtant encore plus de joie de la mort de ces deux Rois, qu'il regardoit come ses Rivaux : *Plus tamen letitia cognitis mortibus duorum amulorum Regum, quam doloris amissi cum Zopyrione exercitûs, suscepit.*

Cette Narration est absolument infoutenable ; car *Alexandre* , Roi d'*Epire* , ne fut tué dans la *Lucanie* , que 4. ans après la mort de *Darius* , l'an de Rome 428. ainsi le Roi de *Macédoine* ne pouvoit pas se réjouir l'an 424. d'un Evénement qui n'arriva que 4. ans après. C'est encore pis à l'égard d'*Agis* : Ce Prince ne périt dans une Bataille , que l'An de Rome 430. six ans après la mort de *Darius*.

Dans le Liv. XXVIII. Chap. 4. il dit que *Cléomènes* , dernier Roi de *Lacédémone* , ayant été vaincu en Bataille rangée , par les *Macédoniens* , ( c'étoit l'an de Rome 533. ) se retira en *Egypte* , avec sa Femme & ses Enfans , auprès du Roi *Ptolomée* , qui avoit le surnom d'*Evergetes* , & qu'il fut *long-tems* en grande considération auprès de lui : *Diu in summa dignatione regis vixit*. Une Personne qui ne conoitroit pas l'Histoire & la Chronologie de ce Siècle là , entendant ce mot *long-tems* (*diu*) s'imagineroit que *Cléomènes* auroit passé plusieurs Années à la Cour d'*Egypte*. Cependant l'Historien nous apprend lui-même , deux lignes plus bas , que *Ptolomée Evergetes* étant mort ( ce qui arriva la même Année ) *Cléomènes* fut tué par son Fils & son Successeur *Philopator* , avec toute sa Famille.

Mais

Mais en voici une des plus singulières, par où je finirai. Au commencement du Liv. XXIX. Ch. 1. il nous apprend que *Philipe* pénultième Roi de Macédoine, monta sur le Trône à l'âge de 14. ans, come il l'avoit déjà dit à la dernière ligne du Livre précédent. Cela arriva l'An de Rome 534. Il parle ensuite de la Guerre que ce Prince soutint contre les *Dardaniens* ses voisins ; de celle qu'il fit aux Romains, l'An de Rome 538. & de la Paix qu'il conclut avec eux, au bout de douze ans, l'An 549. Dans le Livre suivant, qui est le XXX. Ch. 3. il parle de la Guerre, que la Grèce liguée fit à ce Prince, avec le Secours des Romains, l'an 554. de Rome ; des propositions de Paix qu'il fit aux uns & aux autres, l'An 556. & qui furent rejettées par le Sénat de Rome. Enfin il nous dit, au Ch. 4. que le Consul Romain *Flaminius* envoyé pour faire la Guerre à *Philipe*, & prêt à lui livrer Bataille, encouragea ses Soldats, en leur représentant entr'autres choses, qu'ils n'avoient pas en tête *Alexandre le Grand*, ni son Armée, mais un Prince qui n'étoit qu'en Enfance sans expérience : *Non cum Alexandro Magno, quam invictum audierant, nec cum exercitu ejus, bellum gerant, sed cum Philippo puero immature etatis* &c. On peut dire, avec tout le respect qui est dû à la Vénérable Antiquité,

que c'est là une véritable lourdisse. 1°. *Philipe* monte sur le Trône à l'âge de 14. ans, l'An de Rome 534. Dès là à l'An 556. il y a 22. ans: *Philipe* avoit donc 36. ans, dans le tems que l'Historien suppose qu'on l'appelloit un jeune Garçon. *Puerum immatura atatis*. N'est-ce pas un joli Poupon, qu'un Prince qui à 36. ans sur la tête? 2°. *Philipe*, pendant un Règne de 22. ans, avoit presque toujours été en Guerre; comment donc l'appeler *Puerum immatura atatis*. Si un Ecrivain moderne débitoit des sottises pareilles, ne seroit-il pas sifflé sans miséricorde? Mais pour finir par où j'ai comencé, *datur venia Antiquitati*.

Après les diverses fautes de jugement, qui se trouvent dans l'Ouvrage de *Justin*, on fera peut-être tenté de croire, que ce Livre n'est qu'un miserable Roman indigne de toute créance, & qui ne mérite point d'être mis entre les mains de la Jeunesse. Mais cette décision seroit trop précipitée. S'il y a des défauts dans cet Ouvrage, on y trouve aussi de très bonnes choses. Quel est l'Ouvrage humain, où il n'y ait rien à redire? *Sunt bona mixta malis*, disoit Martial, *aliter non fit, Amice, liber*. Je dis plus. On trouve dans *Justin* des endroits, qui ont toujours passé pour fabuleux, & qui peut-être ne le sont pas. Tel est entr'autres ce

qu'il dit au Liv. II. Chap. V. de l'Avanture des *Scithes*, qui dans la troisième Expédition qu'ils firent en *Asie*, demeurèrent 8. ans entiers hors de chez eux, & qui, à leur retour, furent ataqez par leurs Esclaves que, leurs Femmes avoient épouzez pendant leur absence. Cet Evénement paroît tout à fait fabuleux; mais on peut en juger plus favorablement après une découverte des plus curieuses faite par feu Mr. *Witsen*. Ce Savant Bourgue-Maitre d'*Amsterdam*, qui s'est rendu célèbre dans la République des Lettres par les lumières qu'il a répandües sur l'Histoire de *Moscovie* & de *Tartarie*, nous apprend dans une Lettre du 5. Juillet 1699. qu'étant en *Moscovie*, dans le voisinage de *Novogorod*, il y trouva une Montagne, nommée *Kholob Gora*, ce qui signifie *Montagne des Esclaves*, & au pié de la Montagne une petite Rivière apellée *Kholob Reça*, c. à. d. *Rivière des Esclaves*; & que s'étant informé de l'origine de ces deux noms, les gens du Pais lui racontèrent, qu'autrefois les Homes de ce lieu étant allé faire la Guerre dans des Pais fort éloignez, ils se virent ataqez à leur retour par des Esclaves, que leurs Femmes avoient épouzez, après une longue absence, mais qu'il batirent & chassèrent ces Esclaves sans se servir d'autres Armées que de

leurs fouëts. En un mot ils lui raportèrent l'Histoire de ce fait , telle qu'on la trouve dans *Justin*. Cependant on peut bien assurer , que ces *Moscovites* n'avoient jamais lû *Justin* & qu'ils ne tenoient point de lui cette Histoire , mais elle leur avoit été transmise par une ancienne Tradition du Pais , & les noms de la Montagne & de la Rivière étoient des Monumens propres à apuier la réalité de cette Avanture.





## AUX JOURNALISTES.

*En leur envoiant une Lettre sur Mr. J. J.  
ROUSSEAU.*

M E S S I E U R S ,

L'Histoire des grands Ecrivains est la partie la plus curieuse & la plus intéressante de l'Histoire Literaire ; ainsi , je crois vous faire plaisir & en faire aux Lecteurs de votre Journal , en vous envoiant une Lettre sur Mr. *Jean Jaques Rousseau*, Citoyen de *Genève*, fameux par ses Ouvrages. J'ai moins cherché à le louer, qu'à rendre justice à ses talens, à son Esprit, à sa probité ; beaucoup moins ai-je eû dessein de le critiquer, quoi que je n'approuve pas toutes ses idées ni tous ses sentimens. Il conoit trop bien le prix de la liberté pour ne nous pas laisser le droit de penser autrement que lui. Lorsqu'il a parlé avec force de l'abus pernicieux que quelques Persones ont fait des Sciences & des Belles Lettres, on ne pouvoit qu'applaudir à son zèle, & à son éloquence ; mais on ne sauroit être de son avis, lorsqu'il veut proscrire toutes les Sciences,

come également dangereuses , & lors qu'il prétend , qu'il ne croit sur le Parnasse que des Plantes stériles ou vénémeuses. Si le Philosophe , après avoir ataqué la Religion , ébranle les fondemens de nôtre repos & de nôtre bonheur , nous plonge par d'obscures spéculations ou de faux raisonnemens dans l'Incrédulité , ou l'incertitude ; s'il prend un cruel plaisir à jeter des ténèbres sur nos conoissances les plus lumineuses , s'il éteint le Flambeau de la Foi pour allumer celui de la Philosophie , je le condanne , & rien ne peut le justifier. Si le Poète ou l'Orateur nous donne du Clinquant pour de l'or , une déclamation pompeuse , ou la fougue d'une Imagination échauffée pour du sublime , s'il étouffe la belle Nature sous un tas d'ornemens frivoles ; s'il préfère je ne sai quelle petite métaphisique du Cœur , aux grands sentimens , & le langage précieux & fardé à un stile noble & précis , je le regarde come un Ecrivain froid & superficiel. Mais il est plus méprisable encore , s'il fait l'Eloge du Vice , & des portraits séduisant de la Volupté : Imbécile qui ne voit pas qu'il ne sauroit aquerir l'estime de ceux même dont il empoisonne le Cœur , & dont il corrompt l'Esprit , parce que la Vertu seule a droit d'obtenir nôtre suffrage.

Mais je ne puis que louer un Auteur éclairé

& judicieux , qui ne fait usage de son Génie & de ses lumières , que pour perfectioner le goût de ses Lecteurs , éclairer leur Esprit, & les conduire à la Vérité & à la Vertu : S'il cherche à plaire , ce n'est que pour mieux instruire ; guidé par des Connoissances distinctes , il aperçoit la différence ou le raport des objets , & l'influence qu'ils ont sur nous : Il leur assigne leur juste prix , & nous empêche d'être la dupe de leur éclat trompeur , & de leur vanité : Il ne cherche point la chute heureuse d'une période , des figures brillantes , ornemens vains & illusoires , quand on n'a pour objet , que de flater l'Oreille & l'Imagination ; mais il se sert des Belles Lettres ou de l'Eloquence pour orner la Philosophie , & il fait usage de celle-ci , pour démontrer les Vérités sublimes de la Religion & en faire mieux sentir l'importance & la nécessité. Ainsi tout est lié dans les Sciences ; en rompre le fil , c'est nous plonger dans l'ignorance , le doute , & la barbarie.

Un autre défaut qui m'a frappé dans les Ouvrages de Mr. *Rousseau* , c'est la peinture exagérée & affreuse qu'il fait de la méchanceté des Homes. On ne fait que trop , par une triste & funeste expérience , qu'il y a des Gens qui n'ont presque que la figure humaine , qu'ils dégradent par leurs Vices , & la

la perversité de leurs penchans. Gens durs, injustes & féroces, qui ne se plaisent qu'à jeter l'amertume & le trouble dans la Société; qui ne respectent ni les biens, ni l'honneur des autres, qui ne font usage de leur Esprit que pour déchirer le Prochain, & de leurs Talens que pour ravir & détruire: Aussi cruels que la Grêle la plus terrible, qui renverse & ravage les Fleurs & les Fruits, ils tâchent de ternir la réputation la mieux méritée, & de flétrir les Vertus les plus pures. Le sens commun les distingue des Bêtes, mais ils sont trop brutaux, pour être des Homes. Mr. *Rousseau* conoit sans doute, des Animaux de cette espèce, & ce sont eux qu'il peint de si noires couleurs. Mais il y a aussi des Persones qui honorent l'Humanité, & qui sont dignes des plus grands éloges. Equitables, vrais, & généreux; tendres & compatissans, ils vont au devant des besoins des malheureux & trouvent la plus douce satisfaction à les soulager. Leur simple parole vaut un serment; ils prêchent d'exemple, & leurs mœurs sont aussi pures que leurs instructions. Leur politesse n'est point un art subtil de cacher leurs défauts, de tromper avec adresse, ou de tendre des pièges à l'amour propre d'autrui: Elle est dans leurs sentimens, come dans leurs manières. C'est un hommage sincère qu'ils ren-

dent aux Vertus, & aux grands Talens, ou à ceux que la Naissance & les Loix ont placé au dessus d'eux. Quel tableau différent, malgré l'égalité naturelle des Hommes ! Les uns semblent nés pour leur bonheur, & pour leur servir de Modèles ; les autres, hais & méprisés font l'opprobre & le fléau de l'Humanité.

*Dans le malheur public ils trouvent des délices,*

*Esprits faux & Cœurs corrompus*

*Ici, je ne vois que des Vices :*

*Là, je ne vois que des Vertus.*

Enfin, *Messieurs*, un autre objet qu'on s'est proposé dans la Lettre que je vous envoie, c'est d'avouer avec candeur, que Mr. *Rousseau* n'est pas L'Auteur de deux Lettres, qui ont paru sous son nom, dans votre Journal. Celui qui combattoit pour sa défense, c'étoit *Patrocle* couvert des Armes d'*Achille*.

Je suis &c.

GENEVE.



## L E T T R E

*A Mr. S. de C. sur Mr. Jean Jaques Rousseau & sur ses Ouvrages.*

**Q**Uand on aime les Sciences & les Beaux Arts , & qu'on les cultive avec succès , ainsi que vous , on se plaît à conoitre ceux qui se distinguent dans la République des Lettres. Il n'y a peut être que deux moiens d'aquerir une réputation légitime ; faire des Actions dignes d'être écrites , ou composer des Ouvrages qui méritent d'être lûs. Les grands Princes , & les Héros occupent la première place ; les grands Ecrivains les suivent de près , come pour célébrer ce qu'ils ont fait de mémorable , & transmettre à la Postérité des exemples de Vertus , qui excitent l'émulation de leurs Descendans.

*Oui , sans eux un Héros n'est pas longtems Héros ,  
Bientôt , quoi qu'il ait fait , la Mort d'une ombre  
noire.*

*Envelope avec lui son nom , & son Histoire.*

BOILEAU.

Par ce préambule ne semble-t-il pas que je veuille vous entretenir de tous les fameux Auteurs , qui se sont illustrés par leurs Pro-

ductions; de tous ceux qui, par la supériorité de leurs Talens & de leur Génie ont placé leurs noms au Temple de Mémoire ? Cependant , il s'en faut bien que mon plan soit si étendu ; je me bornerai à parler d'un Homme d'esprit à la vérité , & dont les Ouvrages ont fait du bruit , mais qui aime l'obscurité , & qui bien loin d'être avide d'ocuper la Renommée , voudroit la réduire au silence , & lui arracher ses cent Trompettes ; en un mot , il s'agit seulement du célèbre *Jean Jaques Rousseau* , qui par la singularité de ses Paradoxes , l'énergie de son stile , la hardiesse de son Pinceau , a attiré sur lui les yeux du Public , qui l'a regardé come un Phénomène rare , qui méritoit sa curiosité. Vous me demandés s'il est vrai qu'il soit revenu dans sa Patrie & si je l'ai vû \*. Je vous répons , *Monsieur* , que rien n'est plus certain ; tout *Genève* l'a vû come moi , depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette , tout s'est empressé à contempler un Homme , qui vient de *Paris* , où il s'est fait un grand nombre d'Enemis , dont la haine & la jalousie , n'ont fait que rendre son Nom plus illustre. Pour se dérober aux regards curieux des specta-

---

\* Il est à propos d'avertir , que cette Lettre est écrite déjà depuis quelques Années , mais des raisons ont empêché de la doner alors.

teurs, & jouir du repos que sa mauvaise santé lui rendoit nécessaire, il se retira à la Campagne, qui ne fut pas un azile contre les Importuns: Il devoit bien dire en lui même, *Tous les badauds ne sont pas à Paris* \* mais on vouloit contempler cette Etoile, qui s'éclipsoit quelquefois, & se couvroit d'un nuage. Voilà le *Peuple*, & dans ce mot de *Peuple* sont compris bien des Gens qui se croient fort au dessus. On a publié que *Voltaire* devoit venir ici, il auroit été à son tour, *l'Idole du jour*; *Idole* qu'on auroit peut-être renversée le lendemain. La nouveauté excite l'admiration, que le dégoût suit de près.

Come rien ne me paroît plus semblable à un Home qu'un Home, je n'ai pas été aussi du nombre de ces Persones curieuses, qui se font empressées à aller voir Mr. Rousseau *pour apprendre à penser, à raisonner, à être Home*. J'étois son voisin à la Campagne, & j'ai attendu que l'ocasion se soit présentée de le voir & de lui parler: Il dit, *que l'Esprit court les rües à Genève, mais que le Bon-Sens y est aussi rare qu'ailleurs*: Il a raison; ainsi je me suis

\* L'Auteur n'a point ici en vüe ceux que l'amitié, la bienfiance ou d'autres considérations conduisirent chez Mr. Rousseau; mais seulement ceux qui n'allèrent le voir que par une frivole curiosité.

bien gardé d'étaler de l'Esprit , auprès d'un Home , qui le méprise , quoi qu'il lui doive sa réputation & ses succès. Heureusement, j'ai eû peu de peine à me prêter à son goût, à cet égard , aiant toujours préféré le Bon-Sens à ce joli Clinquant , que les *François* appellent *Esprit*. Rien d'ailleurs, ne me paroît plus pénible que ces Conversations brillantes où l'on répand des éclairs , qui ne laissent aucune lumière. Il importe plus de favoir bien vivre , que de favoir bien parler. J'ai évité également de le mettre sur les Sciencec & les Belles Lettres , dont il s'est déclaré si hautement l'Enemi ; je ne voulois ni heurter son goût , ni foumettre le mien à son jugement. En proscrivant les Sciences, nous restons avec nos défauts , & nôtre ignorance.

A l'égard des doutes que vous avés sur la Religion de Mr. *Rouffseau*, je ne saurois vous doner sur ce sujet des éclaircisssemens bien précis ; c'est à Dieu seul à qui il apartient de fonder les Consciences ; tout ce que je fais c'est que nôtre Auteur a fait ici toutes les fonctions d'un bon Protestant , & qu'il s'est fait estimer par ses sentimens de probité & de désintéressement : Il porte même la Vertu jusqu'à une forte de rudesse : Il se déclare aussi fortement contre le Luxe & la Moleffe que contre les Belles Lettres & les Sciences ;

ainsi, si on appelle avoir de la Religion, être réglé dans ses Mœurs, & dans sa Conduite, être modeste, vrai, & sincère, Mr. *Rousseau* a plus de Religion que bien des Gens, qui ont sans cesse à la bouche le nom de J. C. sans pratiquer ses divins Préceptes. Ce ne sont pas toujours ceux qui font parade de piété qui sont les meilleurs Chrétiens. Notre Auteur est convaincu, ainsi que moi, qu'il vaut mieux pratiquer la Religion que de la croire.

Ce qui me donne une bonne opinion de ses sentimens & de son caractère, c'est qu'il parle avec modération de ses plus grands adversaires: Il rend même justice aux Talens, à l'Esprit & aux Lumières de Mr. *Fréron*, qui dans ses Feuilles Périodiques, ne garde avec lui aucunes mesures; pas même celles que la Bien-séance prescrit. Les Enemis les plus acharnés de Mr. *Rousseau* ne peuvent cependant nier, qu'il n'ait beaucoup de Génie & de connoissances: Il n'y a pour s'en convaincre qu'à lire son Discours sur les Sciences, qui a remporté le prix à l'Académie de *Dijon*; les Apologies de ce Discours; sa Lettre sur la Musique *Françoise*, comparée à la Musique *Italienne*, à laquelle il donne hautement la préférence, & enfin son *Dévin de Village*, qui a été universellement goûté, & qui

qui mérite de l'être. Il est surprenant que nôtre Auteur, qui n'étoit pas destiné aux Etudes, ait fait dans les Sciences & les Belles Lettres les progrès qu'il a fait & qu'il sache être, tour à tour, Poète & Orateur; tendre & délicat; grand, & nerveux: Avec cela, si Mr. Rousseau ne fut jamais sorti de Genève, dont ils se félicite autant d'être Citoyen, qu'on se glorifioit anciennement d'être Citoyen de Rome, ceux qui le louent aujourd'hui le plus, ne seroient peut-être pas au nombre de ses Admirateurs. Combien de Gens qui diroient, *de quoi s'avise cet Homme de vouloir s'ériger en Auteur? Lui appartient il de nous apprendre quelque chose! A-t'il plus de goût, d'esprit, & de connoissances que nous, & ne savons nous pas tout ce qu'il faut savoir?* Ils ajouteroient sans doute, en branlant la tête, & haussant les épaules, *Quelle différence de ses Ecrits à ceux qui nous viennent de Londres & de Paris!*

Mr. Rousseau, qui se pique de candeur, ne trouvera pas mauvais que je parle avec franchise de ses Ouvrages & de lui. Comme je ne suis ni son Ami, ni son Enemi, je puis le louer sans flatterie, come je puis le critiquer sans malignité. Peut-être même n'aurois-je que des éloges à lui donner, si le feu de son Imagination grossissoit moins les objets à ses yeux, & s'il sacrifioit plus sou-

vent aux Graces ; mais une maladie habituelle échaufe le tempéramment , le tempéramment influe sur l'humeur & l'humeur sur le Génie & sur les Ecrits.

*La bone ou mauvaise Santé*

*Fait nôtre Philosophie*

dit le grand ROUSSEAU.

Son extrême franchise excite & autorise la mienne, ainsi, *Monsieur*, j'aurai moins de peine que vous ne pensés, à faire l'aveu que vous desirés que je fasse, & j'avoüe ingénument, que les deux Lettres imprimées dans le Journal Helvétique, de Novembre 1751. & dans celui de Janvier 1752. sous le nom de *Mr. Rousseau*, ne sont pas de lui, mais de moi : Ceux qui ont lû ses Ouvrages & les miens en sentiront aisément la différence : Sa diction a une force & une énergie à laquelle il est difficile d'ateindre ; mais ces Lettres, telles qu'elles sont, font peut-être moins de tort à la réputation de *Mr. Rousseau*, que j'avois dessein de défendre, qu'elles n'en font à la vérité, qu'on ne doit jamais blesser, même dans un bon but. J'avois soutenu l'Hypothèse de nôtre Auteur, quelque tems avant que de la savoir ; car mon Discours fut imprimé dans le Journal Helvétique d'*Août* 1750. c'est à dire, quelques

Mois avant que le sien parût ; mais il est moins long , & moins travaillé ; n'ayant pas le même Génie que Mr. *Roussseau* , qui n'a peut être jamais vû ma Dissertation , dans laquelle on trouve à peu près les mêmes exemples , & les mêmes raisonnemens , à l'exception que je ne fais pas come lui , la satire des Sciences , me contentant de prouver , que la plus part d'entr'elles , n'ont aucune influence sur les Mœurs. Il est presque impossible qu'ayant suivi le même plan , nous ne nous soions pas rencontré en plusieurs choses , sans nous être copiés l'un l'autre. Mon Discours n'est d'ailleurs qu'un simple Essai , n'ayant jamais aspiré à aucun Prix , & n'écrivant que pour m'instruire , ou pour m'amuser. Mon opinion semble d'abord singulière & hardie , mais le Discours de Mr. *Roussseau* , qui parut ensuite , lui donnant plus de vraisemblance , lui prêta aussi un plus grand poids , & excita bien des murmures sur le Parnasse : La rumeur vint jusqu'à moi , & j'essayai de conjurer la Tempête , en faisant l'Apologie de la thèse qu'avoit soutenue Mr. *Roussseau* , & celle de son Discours , que j'avois lû avec attention , en admirant le Génie de l'Auteur. Je ne fais s'il approuvera les limites que j'ai crû devoir donner à son opinion ; mais faisant cause comune avec lui , j'ai pensé qu'il m'étoit permis de n'aller pas

aussi loin. Ce qui me fait un peu douter de son aprobation, c'est qu'il soutient ses sentimens dans toute leur vigueur & leur étendue, dans la belle Préface qu'il a mise au devant de sa Comédie de *Narcisse*. Vous voulés aussi, *Monsieur* que je vous dise ce que je pense de cette Préface, & je vai le faire.

J'avois toujourns crû que pour convaincre les Homes, il faloit premièrement les persuader, & que la conviction étoit la suite & l'effet des lumières, des raisons, & des motifs qui entraînent nôtre assentiment, par le pouvoir naturel que la vérité a sur nous; cependant Mr. *Rousseau* met quelque différence entre la persuasion & la conviction: Voici ce qu'il dit; *Pourvu que je convainque mes Adversaires, je me soucie très peu de les persuader, en travaillant à mériter ma propre estime j'ai appris à me passer de celle des autres.* Mr. *Rousseau*, semblable aux anciens Sages, se fufit à lui même, il est pour lui le Monde entier; malgré lui, il obtient plus qu'il ne desire, car en gagnant sa propre estime, il obtient encore celle des autres, nonobstant ses paradoxes & la singularité de ses Opinions.

Mais, Mr. *Rousseau* méprise si fort la réputation, qu'il n'auroit jamais, dit-il, montré, ni sans doute fait imprimer, sa Comédie, & ses autres Ouvrages, s'il eût tenu quelque compte de la gloire d'Auteur. Cependant, je suis

bien aise qu'il ait aspiré à la gloire d'être couronné par l'Académie de *Dijon*, & qu'il ait défendu sa réputation & ses Ouvrages, par des Apologies savantes & ingénieuses.

Je ferai une petite réflexion sur une Note de la même Préface. Il prétend que *la République de Gènes, cherchant à subjuguier les Corfes, ne pût trouver de moïen plus sûr que celui d'établir chés eux une Académie.* Mais ce n'est point la République de *Gènes*, qui a établi dans l'Isle de *Corse* une Académie; c'est le Marquis de *Cursay* qui y comandoit les Troupes Françoises: Il crût que c'étoit le seul moïen d'adoucir des Esprits féroces & cruels; & qu'en leur inspirant du goût pour les Sciences & pour les Beaux-Arts, on les rameneroit plus aisément à l'amour de l'ordre & de la subordination. Mr. *Rousseau* ne pense pas ainsi; il prétend que l'Home de Lettres ou le Philosophe réunit en sa Personne tout l'intèrèt que les Homes vertueux partagent avec leurs semblables. *La Famille, la Patrie, ajoute-t'il, deviennent des mots vuides de sens pour lui. Il n'est ni Parent, ni Citoïen, ni Home, il est Philosophe.*

Quelle idée nous done-t-on ici de l'Home de Lettres & du Philosophe? Si elle étoit vraie, je renoncerois pour toujourns à l'Étude, & je brulerois tous mes Livres. Heureusement, je conois des Persones qui sa-

vent fort bien concilier les Muses & les Sciences avec les devoirs de l'honête Homme & du Citoyen. Je pourrois citer pour preuve Mr. *Roussseau* lui même. En vérité, si la Société étoit telle qu'il l'a dépeinte, il vaudroit beaucoup mieux habiter les Forêts, & vivre parmi les Ours & les Lions, que de séjourner dans les Villes, & d'avoir comerce avec les Homes. *L'home de bien*, dit-il, *n'a nul moïen de sortir de la misère; les plus fripons sont les plus honorés: Tout nous fait un devoir du Vice. Il faut être méchant pour être sage. Il faut nécessairement renoncer à la Vertu, pour devenir un honête home!* Que d'antithèses, & que d'hyperboles! Quoi! il n'y auroit sur la Terre ni Mœurs, ni Probité, ni Vertus! L'Home n'auroit point de plus grand Enemi que l'Home même! Quelle cruelle situation, quel affreux brigandage! Rien de plus juste & de plus raisonnable que de condamner hautement l'abus que l'on peut faire des Belles Lettres & des Sciences, mais parce que quelques Persones en ont fait un mauvais usage, doit on les regarder come la Source de tous les Vices, qui règnent parmi les Homes, dont *les uns*, dit il, *sont assés abominables, pour oser avoir du superflu, pendant que d'autres Homes meurent de faim. Quoi!* parce qu'il y a des Homes qui ont faim, faut-il jeter dans la Mer l'Héritage de ses

Pères , & le fruit de son travail & de son industrie ! Que deviendroit la Société , si tous les Homes pensoient come Mr. *Roussseau* ? Heureux qui a assés de superflu , pour fournir aux Pauvres le nécessaire. Peut-on en faire un meilleur usage ? Ceci me rapelle ce que disoit à l'un de ses Amis le fameux *Saurin*, qui changea de Religion à *Paris* : *Croïés vous*, lui disoit-il , en lui montrant le vaste spectacle de la Terre , que Dieu qui est le Père comun de tous les Homes , ait créé ce que vous voïés pour quelques *Usurpateurs*, qui ont tout envahi, & se sont érigés en *Tirans*. Pour Mr. *Roussseau* on ne l'acusera pas d'ambition & d'avarice , lui qui refuse même la recompense la plus légitime , & qui a presque fait vœu de *Pauvreté*, regardant come un vol ou come une usurpation , ce que le comun des Homes apelle propriété , héritage , fruits du travail & de l'Industrie , Richesses : Ecoutons le : *Avant que ces mots afreux du tien & du mien fussent inventés il n'y avoit point de ces homes cruels & brutaux , qu'on nomme Maitres , & de cette autre espèce d'Homes menteurs & fripons , qu'on apelle Esclaves. Mais où est ce tems !*

*Les Mortels se feroient des Maitres ;  
S'ils se trouvoient encor égaux.*

LA MOTTE.

Mr. Rousseau a l'Esprit trop grand, le Génie trop inflexible pour tomber jamais en esclavage. Il a reçu du Ciel,

*Un Génie ennemi de tout art suborneur,  
Une probité noble, une male franchise,  
Instruite à détester toute fortune acquise  
Aux dépens de l'honneur.*

Il déteste, dit-il, cette dépendance mutuelle, mais funeste, qui force tous les Hommes à être des Tyrans ou des Esclaves, à devenir jaloux, fourbes & traitres. Ne semble-t'il pas, me disoit quelqu'un, que Mr. Rousseau n'ait connu & fréquenté que de mal-honêtes Gens, & qu'il se soit plû à ne considérer les Hommes que par leurs défauts. Il doit être aussi surpris de trouver parmi eux, quelques étincelles de probité, que le feroit un Voïageur, qui, dans une Isle déserte, découvreroit des traces d'Hommes. Hà ! s'ils étoient tous tels qu'il les dépeint, il vaudroit mieux habiter la solitude la plus affreuse, que de séjourner avec eux ; les Animaux les plus féroces seroient moins redoutables que les Hommes. Mais parce qu'ils ne sont ni grossiers, ni rustres, sont-ils tous des Fripons & des Monstres ? Ne peut-on avoir de la probité sans affecter une austérité de Mœurs qui éfarouche ?

*Je ne prens point pour Vertu  
Les noirs accès de tristesse  
D'un Loup garou revêtu  
Des Habits de la Sageſſe.*

ROUSSEAU.

Mais écoutons nôtre Auteur, on verra quelle horreur lui inspire les Vices de nôtre malheureux Europe, *ſi j'étois Chef*, dit-il, *de quelqu'un des Peuples de la Nigritie*, je déclare que *je ferois élever ſur les Frontières du País une Potence où je ferois pendre, ſans rémiſſion, le premier Européen qui oſeroit y pénétrer.* Quelle terrible Sentence! Quoi, point de grace! pas la plus petite exception en faveur de ſes bons Amis, Mrs. *Didérot*, *d'Alembert*, & *Touſſaint*, qui a ſi bien écrit ſur les Mœurs!

Quand je réfléchis ſur la Censure amère que Mr. *Rouſſeau* fait des Homes en général, je ne puis m'empêcher de croire, qu'il s'eſt moins appliqué à faire la Critique des Sciences, que la Satire du Genre-humain; ce qui me le fait ſouſçonner, c'eſt qu'en éfet, ſa Critique tombe plûtôt ſur les Savans & ſur ceux qui exercent les Beaux-Arts, que ſur les Lettres elles mêmes: Voici ce qu'il dit: *Tout Peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes LOIX, & ne veut point raffiner ſur ſes anciens uſages, doit ſe garantir*

avec soin des Sciences, & sur tout des Savans, dont les Maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses Loix, ce qu'une Nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Quoi ! un Fénelon un Rollin, un Tillotson, un Grotius, dont les Ouvrages respiroient par tout l'amour de l'ordre & du bien Public, feroient des Perturbateurs de l'Etat, des Homes détestables, dont les Maximes empoisonnées apprendroient aux Homes à mépriser des Loix légitimes ! En vérité, on ne fauroit me le persuader ; mais quand on ne cherche dans les Homes que leurs défauts, on ne peut écrire leurs Vertus, come lorsqu'on ne cherche dans les Sciences que leurs abus, on ne fauroit apercevoir leur utilité. Pour démontrer qu'il y a encore chés les Homes de bones qualités, & qu'on peut faire des beaux Arts un usage utile & innocent, je pourrois citer en preuve Mr. Rousseau lui même. On ne peut nier qu'il ne déclame contre l'Esprit, avec beaucoup d'esprit. Quelqu'un diroit qu'il médit de son Bienfaiteur, car il doit à son Génie sa réputation & ses Amis ; & il lui devoit sa Fortune, s'il n'eut pas eu la dureté de lui fermer sa porte. Peut-être, un peu plus de politesse & de complaisance pour ses Protecteurs lui eût-elle valu une vie plus comode ; mais un Philosophe acoutumé de

vivre de peu n'a pas besoin de beaucoup. Cependant, ce n'est point à refuser les présens ni les richesses que consiste l'héroïsme ; mais à faire un bon usage des Biens que la Providence nous donne.

Mr. *Rousseau* nous assure que l'Homme est né pour penser & non pour réfléchir ; mais qu'est-ce que des Pensées confuses & légères, sur lesquelles on ne réfléchit point ? C'est ouvrir les yeux, sans voir les couleurs. Peut-être que si nôtre Auteur eût réfléchi d'avantage, il auroit rectifié plusieurs de ses Idées, & auroit dit moins de mal de la Musique *Françoise*, qui a ses beautés, come les défauts. La Musique *Italienne* a peut-être plus de coloris, de brillant & de délicatesse ; mais la Musique *Françoise* a, dit-on, plus de naturel, de force & de vérité ; la première danse plus légèrement, avec plus de feu & de souplesse, la seconde marche avec plus de poids & de noblesse. Les *Italiens* ont conservé, en quelque sorté, leur *Concelti* dans la Musique, come dans le Discours. L'une & l'autre tiennent au génie de leur Langue, au goût, & au caractère de la Nation. C'est que la Musique *Françoise* perd du côté de la douceur & de l'harmonie, elle le gagne par une simplicité pleine de graces, & par l'énergie de l'expression. Si Mr. *Rousseau* étoit moins prévenu, dit un Poëte,

*Il rougiroit de voir , sur la Scène avilie  
 Au lieu d'un Chant majestueux ,  
 Le jeu bas , les frédons des Farces d'Italie.*

Il me semble que Mr. Rousseau n'auroit pas mal fait , de ménager un peu d'avantage le goût & les Préjugés même de la Nation , qui lui a ouvert un heureux azile. Il n'est pas séant de donner le démenti à tout un Peuple , sur tout , dans une chose assez indifférente, *Mr. Rousseau a ataqué la France* dit Mr. Fréron, *avec une Massie hérissée de grosses pointes de fer , ne nous défendrons nous qu'avec une Houlette légère , ornée de rubans & de fleurs.* Mais nôtre Auteur ne se pique point de politesse ; il pense d'ailleurs rarement come les autres Homes, aussi ne veut-il pas qu'on les imite ni qu'on suive leurs usages, *crainte*, dit-il, *de tomber dans la bande de Cartouche.* Il n'est pas à craindre qu'il soit jamais esclave de la Coutume ; on peut dire que tout subit son joug , hors l'Ame fière & indépendante de Mr. Rousseau.

Cependant, il fait bien adoucir, quand il le veut, la rudesse de son caractère , & chanter les jeux & les amours. Lorsque je lis dans son Discours Académique, des morceaux pleins de force , de noblesse & d'énergie, & que d'un autre côté , je jette les yeux sur son *Dévin de Village*, & sur quelques autres de ses Poésies , où il parle si

bien le langage de la tendresse, il me semble que je vois *Hercule* filer aux pieds d'*Omphale*.

*Hercule à désarmer coutoit moins qu'Hipolite.*

Je ne suis point surpris que tant de Persones, de tous les ordres, aiant été curieux de voir & de conoitre Mr. *Rouffseau*: Il réunit tous les extrêmes; il est un véritable Problème. Diriez vous bien, *Monsieur*, qu'on l'a comparé à une Comète: Voici ce qu'un de mes Amis m'écrivoit: *Il paroît ici, (à Paris,) une petite Comète, près du Signe du Scorpion; sa queue enflammée semble menacer les Académies & les Bibliothèques. On dit quelle a une influence maligne sur les Arts, sur les Sciences, & sur la Musique Françoisë; du moins son terrible aspect a-t'il consterné l'Orchestre, & fait trembler l'Opéra. Il semble qu'elle veuille diriger son cours du côté de Genève, où elle avoit déjà comencé à paroître il y a plusieurs années, mais très petite, & si obscure, que très peu de Gens prirent garde à elle. Les Observateurs croient qu'elle rétrogradera bien tôt vers Paris, & come dès qu'on a comencé à l'épier & à suivre tous ses mouvemens on veut absolument deviner sa marche, les uns ont parié qu'on la reverra à Genève, dans le Solsice d'Eté, & près du signe du Cancer; car lorsqu'il s'agit de prédire, Mrs. les Astronomies se piquent d'être exacts.*

*D'autres assurent quelle se perdra enfin au dessus des Sables de la Nigritie, ou des Déserts de l'Amérique.*

Je vous raporte, *Monsieur*, ce petit badinage, pour égayer un peu la matière, & parce que tout intéresse lorsqu'il s'agit d'un Home célèbre. N'est il pas étonnant que *Mr. Rousseau* affecte de mépriser la Poésie, & fasse des Vers; qu'il déclame sans cesse contre la Musique *Françoise*, & qu'il gagne sa vie à en copier; qu'il dise du mal des Arts & des Sciences, & qu'il les cultive avec soin, & avec succès; enfin, qu'il veuille proscrire presque tous les Livres, & qu'il publie chaque année, quelque nouvelle Production? On dit qu'un Roi d'Egyp<sup>t</sup>e mit sa gloire à former à *Alexandrie*, une Bibliothèque immense & magnifique: Un Calife aiant pris cette Ville, crût bien faire en brulant ce vaste Recueil. Chacun a son goût. *Mr. Rousseau* fera le Calife, pour moi; je serois bien fâché qu'on brulat tous les Livres: Il y en a plusieurs qui m'amusement ou qui m'instruisent. Tout ce qui peut plaire, ou éclairer me paroît utile & nécessaire. Quand on va au delà du but on l'a manqué. De tous côtés on a reproché à *Mr. Rousseau* d'avoir outré son système, en ne distinguant point les Sciences vaines & dangereuses, de celles dont l'utilité est manifeste.

*On voit ce bel Esprit nous doner pour maxime  
Qu'un Peuple policé n'est fait que pour le Crime ;  
Et réprimant les Arts & l'amour des talens ,  
Soutenir que les Sots sont seuls d'bonêtes Gens.*

Le Parisien , qui a fait ces Vers , n'est pas Enemi de Mr. Rousseau ; je ne le suis pas non plus quoi què je ne l'admire pas en tout: J'ai pris sa défense , lorsqu'il a été ataqué d'une manière trop vive & trop dure. Il est vrai que je me servis de son nom , come d'un Casque , en cela , je ne crus pas commettre un crime ; mais si j'ai fait une faute , je l'expie , en l'avoüant.

Il me semble que je vois Mr. Rousseau renverser d'une main roide & vigoureuse , le vaste Edifice des Sciences & des Beaux-Arts , auquel il n'a pas dédaigné de placer lui même quelques Pierres , & de l'autre , mettre le feu au superbe Edifice du Luxe , qui lui blesse si fort les yeux. Il n'appartient , dit-il , qu'au Peuple aveugle & stupide d'admirer des Gens qui passent leur vie , non à défendre leur liberté , mais à se voler & à se trahir mutuellement , pour satisfaire leur molesse & leur ambition , & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur , du sang & des travaux d'un milion de malheureux. Le Luxe nourrit cent Pauvres dans nos Villes , & en fait périr cent mille dans les Campagnes. Continuons à l'enten-

dre, il parle d'une manière si énergique & si originale. *Je n'accuse point les Hommes de ce Siècle d'avoir tous les Vices. Ils n'ont que ceux des Ames lâches ; ils sont fourbes & fripons. Quant aux Vices qui suposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.*

*Pour comettre un grand Crime il faut de la Vertu.*

Je vous ai dit que Mr. *Rousseau* donne quelquefois dans l'hyperbole ; en voilà la preuve ; mais il veut être singulier, & il l'est.

Voici un trait de singularité bien marqué, & qui démontre en même tems l'extrême désintéressement de Mr. *Rousseau* : Après qu'on eût joué à *Versailles* son *Dévin de Village*, qui fut très aplaudi, le Roi en voulut voir l'Auteur ; mais l'Auteur ne voulut pas se laisser voir ; quoi qu'il eût pû espérer une Pension de ce Monarque : Selon lui, c'étoit acheter trop cher une brillante servitude. *Diogène* n'en auroit pas plus fait, lui qui ne demandoit rien à *Alexandre*, si ce n'est qu'il ne lui ôtât pas la lumière du Soleil. Pour Mr. *Rousseau*, il trouve plus de grandeur à refuser les bienfaits des Rois, qu'à les accepter ; cependant après y avoir réfléchi, sans doute malgré lui, car il ne veut pas que l'on réfléchisse, parce, dit-il, que la réflexion nous rend malheureux, il voulut bien recevoir

50. *Louis*, que lui envoioit Mad. de *Pompadour* & cent *Louis*, dont le Roi lui fit présent. Il ne fut pas si docile aux Dons généreux de Mr. le Duc de *Richelieu*, qui voulut aussi lui donner cent *Louis*, pour quelques cahiers de Musique, qu'il lui avoit fait copier. Il lui en renvoia 99. & quelque monnoie, & ne retint que ce qu'il lui faisoit au juste pour son paiement. L'illustre Poete *Rousseau* dédaignoit aussi de recevoir des gratifications des Particuliers: Sa main ne s'ouvroit qu'aux Présens des Rois; mais trop fier pour vendre sa liberté, il fuioit la Cour,

*Quel séjour étranger & pour vous, & pour moi!*

Mr. *Rousseau* croit qu'un don est un piège qu'on tend à notre indépendance, & que la plupart des Bienfaiteurs mettent un si haut prix à leurs présens, que la reconnoissance la plus vive & la plus sincère ne peut les paier. Ce seroit donc se dégrader soi-même, que de recevoir des bienfaits qu'on ne peut rendre.

D'ailleurs, l'extrême désintéressement de Mr. *Rousseau* est fondé sur son système de l'égalité des Homes, système qu'il soutiendra, sans doute, avec la même énergie & la même fermeté, qu'il a soutenu son Hypothèse sur l'inutilité des Arts & des Sciences. Il en

a déjà jetté les principes & les semences dans quelques Discours imprimés. Voici ce qu'il dit : *Dans un Etat bien constitué tous les Citoyens sont libres & égaux. Nul ne peut être préféré aux autres , come le plus Savant , ni même come le plus habile ; mais tout au plus come le meilleur ; encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse , car elle fait des Fourbes & des Hipocrites.*

Quelqu'un a dit qu'il seroit à desirer , pour le bonheur des Homes , que le plus sage fut aussi le plus puissant , mais selon Mr. *Rousseau* , cette distinction ne seroit que des Fourbes & des Hipocrites. Pour moi , j'aurois crû que les Homes avoient dérogé à l'égalité primitive , par l'état actuel où ils sont aujourd'hui ; que l'ordre & la subordination , établis dans la Société , en faisoient l'harmonie & la prospérité , & y maintenoient l'ordre & la paix ; que les Homes étant aussi méchans que le suppose Mr. *Rousseau* n'auroient pû demeurer long-tems égaux ; qu'ils ont besoin de règles pour se conduire & de supérieurs pour faire respecter les Loix. Mais Mr. *Rousseau* pense autrement , & a décidé le contraire :

*Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.*



## AUX EDITEURS

**J**E joins ici, *Messieurs*, la suite du Dialogue sur l'*Amour propre*. Je souhaite fort qu'il puisse mériter vôtre Aprobation & être utile à quelques uns de vos Lecteurs. À l'avenir, je me dispenserai de vous écrire, pour acompagner les Pièces que j'aurai l'honneur de vous envoier : Je me bornerai à mettre au bas la signature dont je me suis déjà servi, avec une Lettre de l'Alphabet, qui servira à me faire reconoitre celui de mes Amis, qui en fera l'Auteur.

Permettés que je fasse ici une courte Réponse à la Pièce inserée dans vôtre dernier Journal p. 673. à l'ocasion de ma petite Critique. Je prie d'abord son Auteur d'être persuadé, que mon but n'a point été de faire le Procès à des *Ecrivains qui ne dépendent pas de mon Tribunal*, mais j'ai crû pouvoir hazarder mon opinion, qui étoit celle de plusieurs personnes de ma conoissance, sans prétendre cependant la doner pour règle. Mr. D. B. trouve que j'ai pris un *ton deci, là* & *impérieux* : Voici come je débute sur la Pièce, dont il prend si fort la défense, *C'est*

un de ces Articles , à ce qu'il me paroît &c. Je demande si c'est là un ton bien décisif ?

L'Auteur a raison de croire, que je n'aurois été ni surpris , ni fâché, qu'on eût examiné ma Lettre à la rigueur & il m'auroit fait plaisir s'il en eût voulu prendre la peine, au lieu de se contenter de dire, qu'il seroit fort réservé à porter son Jugement, quoiqu'il y eût bien des choses à reprendre. J'avoie que je ne suis point satisfait de la raison qu'il alegue, pour autoriser sa grande circonspection : Plus, dit-il, une Personne est éclairée & judicieuse & moins elle est hardie à décider : De telles Personnes au contraire devoient donner leurs Décisions, puisque ce sont celles qui peuvent être le plus utiles. L'Auteur s'est crû plus en droit de prononcer sur les dispositions de mon Cœur : Il assure que j'en ai donné une mauvaise opinion, par l'aveu qu'il suppose que j'ai fait d'un penchant DETERMINE' à la critique & d'une secrète joie des imperfections d'autrui &c. Je ne fais si c'est pour donner plus de force à ce que j'ai dit d'une façon generale, que M. D. B. a jugé à propos de me l'attribuer d'une façon particulière, & en ajoutant élégamment le terme de déterminé, qui ne se trouvoit point dans ma Pièce, pour supprimer ensuite celui de souvent, dont je m'étois servi come d'un correctif. Ceux qui auront lû mon Article sans prévention, doivent y

avoir trouvé, dumoins si j'ai exprimé ma Pensée, que je regarde le penchant à la critique come assés naturel à tous les Hommes, mais que je l'envisage cependant come un défaut, que l'on doit chercher à rectifier. J'en appelle à la seule lecture de cet endroit de ma Lettre & j'espère que tous les Lecteurs n'en prendront pas come Mr. D. B. l'occasion de décider d'une manière si défavorable de mon Cœur & de mon Esprit :

Je suis du reste charmé, *Messieurs*, que les Réflexions sur l'Incrédulité trouvent des Admirateurs & en retour de la compassion que Mr. D. B. témoigne de mon aveuglement, je le félicite de tout mon cœur de sa pénétration. Je n'ai rien à rep'iquer, lorsqu'il justifie le peu de méthode de la Lettre qu'il défend, par l'exemple des Caractères de la *Bruïère*; il auroit pû s'autoriser encore des Dictionnaires, qui traitent aussi quelques fois diverses matières dans une même page. Mais c'est trop arrêter les Lecteurs sur un sujet si peu intéressant pour eux. Je me contenterai donc d'ajouter, pour faire cesser l'étonnement de Mr. D. B. sur mon silence à l'égard de l'*Abeille Littéraire*, que je ne m'étois proposé de parler que des Pièces du Journal d'Avril, où l'*Abeille Littéraire* ne se trouve point.

Je me tairai sur le Jugement de l'Abé

*Trublet* : Je ne saurois en dire du mal & si je le loue , Mr. D. B. croira , à l'exemple de l'Orateur dont il parle , qu'il s'y trouve quelques sottises.

J'ai l'honneur d'être &c.

L'AMI DES LETTRES.

---

## II. D I A L O G U E

Entre ARISTE & TIMANTE, sur l'Amour propre.

**T**IMANTE. Je me suis sérieusement occupé de notre dernière Conversation & je serai charmé de la reprendre aujourd'hui. Votre Système ne me paroît guères soutenable. Vous prétendez que l'Amour propre est la seule cause de toutes les Actions des Homes & je crois pouvoir vous citer une foule d'exemples , où nous agissons par un principe tout opposé. Come je sais que vous cherchez le vrai de bone foi , j'ose me flater de vous engager à restreindre un peu vos Idées.

**ARISTE.** Je ne balancerai pas un instant , mon cher *Timante* , si vous pouvez me convaincre , qu'il y ait dans tout le cours de notre vie une seule Action , où l'Amour propre n'entre pour rien.

**TIMANTE.** Nous avons déjà en passant, touché l'Article de la Charité : Croiés vous donc qu'il ne s'en fasse jamais , que par Amour propre ?

**ARISTE** J'en suis fermement persuadé.

**TIMANTE.** Quoi ! Je rencontre un Passant , qui m'est entièrement inconnu : Sa misère me touche ; je lui fais quelque largesse , sans pouvoir espérer ni de le revoir jamais , ni d'en tirer aucun avantage ; cette largesse va même à la diminution de ma Fortune , & je la fais si secrètement , que personne ne peut en avoir connoissance ; quel principe d'amour propre peut-il y avoir la dedans ?

**ARISTE.** Vous 'convienrés j'espère de ce Principe , *Tout ce que nous faisons pour nous procurer de la satisfaction est une suite de l'Amour propre* : Vous ressentés du plaisir à soulager un malheureux , dont la misère vous touche ; ce plaisir est le motif de vôtre largesse : Ne revenons nous pas ainsi toujours à l'Amour propre ?

**TIMANTE.** Je passerai à une autre objection. L'amour des Pères & des Mères pour leurs Enfans est dicté par la Nature. Il les expose souvent aux plus cuisans chagrins , & toujours il leur occasionne bien des soins & bien des peines , pour les élever , pour les instruire , les reprendre &c. cependant nous voions les Parens vivement touchés de la

perte d'un Enfant , même d'un Enfant en bas âge , au lieu que si l'Amour propre les faisoit agir , ils se réjouiroient d'être délivrés d'un fardeau, dont ils ne peuvent ignorer le poids.

ARISTE. Votre difficulté, de même que toutes celles que vous pourrés me faire, se résoudra toujours par le principe que je viens de poser. Les raisonnemens mêmes des Pères dans ces occasions la servent à prouver ma Thèse. Que disent ils ? Si c'est un Enfant tout à fait en bas âge, *je me vois*, dira un Père, *enlever le fondement de toutes mes espérances : Il auroit pû devenir le soutien de ma vieillesse. C'eût été pour moi une satisfaction bien douce de voir cette jeune Plante se développer insensiblement, croître sous mes yeux & par mes soins ; il auroit fait ma joie & ma consolation &c.* Si c'est un Enfant, qui eût déjà quelques connoissances, il done des éloges à ses qualités ; *il avoit les dispositions les plus heureuses ; je me voïois renaitre en lui ; j'étois charmé de ses progrès &c.* Quel autre langage peut tenir l'Amour propre ?

TIMANTE. Vous conviendrés cependant avec moi, que le premier objet de l'Amour propre est la conservation de nos jours : Que dirés vous donc de cet Home, qui expose sa vie, pour délivrer un inconnu, qu'il verra injustement ataqué & sur le point de

succomber sous le nombre de ses Assassins ? Que dirés vous encore de ces Homes généreux , dont l'Histoire nous fait mention , qui subissent la mort ou l'esclavage , pour en délivrer un Ami ? Je vous défie de dire que ce soit par Amour propre.

ARISTE. Je vous ai déjà dit , que l'Amour propre produit une quantité d'éfets oposés , & , selon le caractère , il fait envisager les choses sous une infinité de points de vüe diférens. Un Home qui regardera la vie come le souverain bien , ne l'exposera dans aucun cas ; mais un autre , qui trouve toutes ses délices à suivre exactement les Loix de l'Honneur ou de l'Amitié , ne balancera pas un instant à défendre un opprimé ou à sauver un Ami , par tous les moïens possibles. Il se satisfait lui même en mettant en péril une vie , qui lui deviendroit insupportable , s'il achetoit sa conservation en manquant à des Loix , qu'il regarde come sacrées. C'est un Amour propre rare & des plus épurés qui le fait agir , mais c'est toujours Amour propre ; car il seroit impossible que l'on comit une Action , si on ne la regardoit pas come avantageuse.

TIMANTE. Je vais vous prendre par vos propres paroles. Un Vicieux , un Yvrogne par exemple , est persuadé que la débauche afoiblit sa fanté , ruine sa fortune,

& le perd de réputation ; il ne laisse cependant pas , contre ses propres lumières , de réitérer souvent des Actions qu'il sent très bien ne pouvoir lui être utiles & qu'il envisage même come très pernicieuses à tous égards.

ARISTE. Votre exemple ne prouve rien, sinon que l'Amour propre est rarement bien entendu. Dans le cas que vous suposés, cet Yvrogne préfère un plaisir actuel à tous ceux que la Sobriété lui présente dans l'éloignement. Ce n'est malheureusement que trop le cas de la plûpart des Homes & c'est la seule cause de tous leurs dérèlemens. Un Amour propre éclairé nous conduiroit inmanquablement au bonheur ; mais tandis qu'il ne l'est pas , il nous fait tomber de précipice en précipice & nous plonge dans un Dédale de maux , dont nous ne pouvons trouver l'issue.

TIMANTE. Je ne vous ferai plus qu'une objection. Vous dites que nous ne faisons une Action , que parceque nous y trouvons du plaisir ; en trouvons nous à doner nôtre Bourse à un Voleur qui nous ataque ? Un Enfant , que son Maître fait étudier contre son goût , en trouve-t-il à faire la tache qui lui est prescrite ?

ARISTE. C'est l'Amour propre qui nous détermine à choisir entre deux maux , celui

qui nous paroît le moins grand. Je donc ma Bourſe à un Voleur, parceque je me perſuade qu'il m'eſt plus avantageux de faire ce ſacrifice, que de me laiſſer égorger. Cet Enfant étudie ſa Leçon, quoiqu'il y ait de la répugnance, parcequ'il en a une plus forte encore, pour les réprimandes ou les chatimens, auxquels il s'expoſeroit en reſuſant d'obéir.

**TIMANTE.** Une plus longue conteſtation ſur les cauſes des Actions des Homes ne nous ſeroit pas d'une grande utilité. Je vous prierai donc maintenant de me dire, de quelle façon vous voudriés empêcher l'Amour propre de nous jeter dans l'erreur, & le faire ſervir à nôtre Bonheur réel?

**ARISTE.** Le prémier éfet de l'Amour propre c'eſt de nous doner un deſir ardent d'être heureux. Ce deſir eſt comun à tous les Homes & cependant ils choiſiſſent tous des routes différentes pour ateindre un même but. Au lieu de prendre la Raiſon pour Guide de nos recherches, nous en chargeons une Imagination fantaſque, qui nous égare preſque touſjours. Elle fait colorer une multitude d'objets, qu'elle nous préſente come la Félicité même: Nous courons après ces ombres & nous nous éloignons de l'Objet réel, qui eſt à nôtre portée. Que dirions nous

nous d'un Voïageur alteré , qui se trouvant auprès d'une Source claire , au lieu d'y éteindre sa soif , la quitteroit imprudemment , pour chercher des Fontaines éloignées , dont il s'imagineroit entendre le murmure ? C'est là nôtre emblème. Une grande Réputation , de fastueuses Dignités , des Richesses passagères , des Connoissances souvent inutiles , sont les Matériaux dont l'Imagination forme ses dangereux Fantomes , qu'elle nous fait envisager come le souverain bien. Désions nous en , mon cher *Timante* , & n'atendons pas qu'une fatale expérience nous défabuse. Consultons nôtre Raison : Elle nous apprendra que c'est en nous mêmes que nous pouvons trouver un bonheur solide & durable. Tout ce qui est extérieur est sujet à des vicissitudes ; ce qui est en nous dure autant que nous & ne peut jamais nous échaper.

**TIMANTE.** Mais la Providence n'a rien fait en vain : Ces objets extérieurs doivent contribuer à nôtre félicité.

**ARISTE.** Je l'avoüe ; ils doivent y contribuer ; mais ne les regardons jamais come devant en être le fondement. Si je fais apprécier les choses je ne serai pas logé avec moins d'aisance , quand même une Corniche , un Cordon , ou quelque autre embéllissement extérieur de ma Maison , viendroit à être  
em-

emporté ; mais si j'envisage ce hors d'œuvre come soutenant tout l'Edifice, je me croirai dès lors sans cesse exposé dans ma Demeure. De-même si je crois que les Richesses, les Dignités forment l'essence de mon bonheur, je ne puis plus être heureux dans leur privation ; au contraire, si je les considère come des accessoires, leur perte pourra tout au plus éfleurer mon bonheur, mais jamais le détruire.

TIMANTE. Mais si, selon vous, ni les Richesses, ni les Dignités, ni les Sciences ne peuvent faire l'essence du bonheur, en quoi le faites vous donc consister ?

ARISTE. Deux choses me l'assurent, la tranquillité de l'Ame & l'activité du Corps.

TIMANTE. Cela est dit au mieux, mais un pauvre misérable qui aura à peine dequoi subsister, pourra-t-il jouir de cette tranquillité d'Esprit que j'envisage come incompatible avec le besoin ? Des chagrins domestiques, des revers de Fortune, la perte de nos proches & mille autres cas auxquels tous les Homes sont journellement exposés, ne troubleront-ils pas infailliblement nôtre bonheur ?

ARISTE. Telle qu'une Glace polie, qui reçoit quelques brins de poussière, en est nétoié sur le champ en l'essuiant un peu, & n'en reparoit que plus brillante, telle aussi

nôtre Ame ne devoit recevoir que des impressions passagères, qui ne pussent former qu'une suspension légère de félicité. Je ne veux point rendre l'Homme entièrement insensible, mais je voudrois le rendre raisonnable. Peut être trouverés vous que je vais faire le Théologien, mais en y réfléchissant vous reconoitrés j'espère, que tout ce que je dirai peut être puisé dans les seules Lumières d'une Raison épurée : Voici selon moi ce qu'elle nous dit : Un Etre tout parfait, souverainement puissant & souverainement bon a créé cet Univers. Sa Bonté nous assure qu'il veut nous rendre heureux & sa Puissance nous persuade qu'il peut le faire. L'ordre admirable qui règne dans le monde physique nous donne la plus forte conviction que ce même Etre préside à la direction de cet Univers & que tous les Evénemens sont soumis à sa Volonté. Or nôtre Félicité étant infailliblement un des objets essentiels de cette Volonté, il faut de toute nécessité que la combinaison de ces mêmes événemens y concourent. Cependant, comme nous ne sommes pas des Etres entièrement passifs dans la Scène du Monde, nous avons nôtre tache à remplir. La Raison nous trace le Plan de l'Ouvrage, faisons le avec autant d'exactitude qu'il nous est possible & laissons à nôtre grand Maître le soin de perfectionner

nôtre travail. Le vaste Edifice du Bonheur général ne s'effectuera pas moins, quand même nôtre inhabileté nous aura fait échouer dans la taille d'une de ses Pierres. Nôtre Souverain Architecte, qui n'attend de nous que des ébauches, fera servir cette même Pierre dans une position différente de celle où nous la destinions & elle n'en fera que mieux placée. Ainsi, pour suivre ma comparaison, l'Home envisage un revers de Fortune, come un Manœuvre regarde une entaille trop profonde, qui suivant lui rend sa Pierre difforme; mais, pourvû qu'il n'ait pas donné ce coup de Ciseau dans un dessein prémédité d'enfreindre les ordres de son Maître, il sera ravi de voir que cette même entaille, qui fait le sujet de sa douleur, devient indispensable pour un autre emplacement & répare le défaut d'un de ses Confrères, qui étoit dans la même crainte que lui.

De tout ce que je viens de dire, j'en tire cette conséquence, que moiennant que nous fassions tout nos efforts, pour suivre les Lumières que Dieu nous a données, & qu'à cet égard nous n'ayons aucun reproche à nous faire, rien ne pourra, que foiblement, troubler la tranquillité de nôtre Ame, assurés, come nous devons l'être, que tout ce qui arrive tend au

plus grand bien du genre humain & à notre avantage particulier.

**TIMANTE.** Je vous ai suivi avec le plus d'attention qu'il m'a été possible & j'ai saisi votre raisonnement. Mais je voudrois savoir présentement, pourquoi vous avés ajouté l'activité du Corps à la tranquillité de l'Ame?

**ARISTE.** L'union de notre Ame à notre Corps est si intime, que la disposition de l'un influe nécessairement & réciproquement sur l'autre. L'activité du Corps est un moien très propre & même indispensable, pour conserver notre Ame dans cette tranquillité nécessaire au bonheur. Le travail empêche notre Imagination de se livrer autant qu'elle le feroit à sa vivacité; elle nous distrait des Passions, & nous rend par conséquent moins dociles à leurs voix: C'est ce que l'expérience nous prouve tous les jours. Un autre avantage incontestable, que le travail nous procure, c'est qu'il contribue efficacement à entretenir la santé & la vigueur de notre Corps, dont les Maladies sont à mon sens le malheur le plus réel, que nous puissions éprouver. Enfin le travail est le préservatif le plus sur contre l'ennui. Je l'envisage come le Pain du Corps auquel on revient chaque jour sans dégoût: Ce que l'on apelle Plaisirs ressemble au contraire, aux autres Alimens:

Il faut les varier à l'infini , encore nous deviennent ils souvent insipides.

TIMANTE. Je vous suis très obligé , mon cher *Ariste* , des lumières que vous venés de me doner. Je ne m'étoie plus aujourd'hui de vous voir à peu près toujours dans la même affiète. Je suis déterminé à vous imiter , & je sens , que si je fais profiter de vos judicieux Conseils , ce sera à vous que je devrai la félicité de mes jours.

A.





LES QUATRE FLACONS,  
Ou les *Avantures d'Alcidonis de Megare.*

**J'**Ai grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, & la manière la plus honête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient come des intelligences médiatrices entre les homes & les Dieux ; témoin le Démon familier de *Socrate* ; témoin la Fée qui protégeoit *Alcidonis*, come je vais le raconter.

La Fée galante avoit pris *Alcidonis* en amitié, même avant qu'il vint au monde. Elle présida à sa naissance, & le donna du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit passé sa quinzième année lorsque son Père, l'un des plus riches & des plus honêtes citoïens de *Mégare*, l'envoiant à *Athènes*, pour y faire ses exercices, lui-dit, en l'embrassant : **Mon cher fils, vous allez**

trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés, qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croiez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pû parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à comencer par vôtre Mère, ma vertueuse épouse, j'ai reconu dans ce beau sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites come moi; choisissez une femme honête, d'une humeur égale, d'un caractère solide, d'une vertu sociable & douce. Il y en a partout. Mon aveu suivra vôtre choix. Je suis bon Père, & je ne veux que vôtre bonheur.

*Alcidonis* plein de ces leçons, arrive à *Athènes*. Sa première visite fut à *Séliane*, à qui on l'avoit recomandé. *Séliane*, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle: Elle étoit belle encore; mais elle començoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens, que venez vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de *Séliane*, & l'ancien ami de son père? C'est bien à vôtre âge qu'on doit s'ensevelir auprès des femmes! Le *Cirque*, le *Pirée*, voilà vos écoles, & non pas ce cercle frivole, qu'on apelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune home à *Athènes*. C'est à *Sparte* qu'on devoit aller.

*Alcidonis* fut déconcerté par une si vive apostrophe, mais *Séliane* prit son parti avec chaleur. Je vous reconois bien là, dit-elle à son Mari. *Sparte*, le *Cirque*, le *Pirée*! Eh! qu'apprend-on, s'il vous plait, dans ces Ecoles si fameuses? A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. A s'enrichir, voilà qui est noble! A se battre, voilà qui est gracieux! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant home, & le second ne s'apprend que trop tôt. Non pas sitôt, Madame, non pas sitôt que vous croirez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier, ni bon soldat. Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus mauffade qu'un home qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne dirait-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger? La paix a ses talens & ses vertus, come la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. Et voilà le mal, de par tous les Dieux! voilà le mal. Je voudrois qu'il fut défendu; même en tems de paix, de quitter les drapeaux, sur peine de la vie. Quoi, *Monsieur*, vous voulez donc que nous n'ayons pas un seul home? Vous en aurez, Madame, vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'état! Fort bien, vous nous réduisez au rebut de la République.

Les

Les femmes vous doivent des remerciemens. Je les en dispense. Non, *Monsieur*, nous sommes citoyennes, & nous cédon's généreusement à l'état toutes les figures qui nous déplaisent, tous ces visages à faire peur, tous ces caractères féroces, qui ne se plaisent qu'à tuer, & qui ne sont bons qu'à cela. Et vous vous réservez les jolis hommes, qui aiment à vivre, n'est-ce pas? Assurément. C'est fort bien dit, & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez: Ma femme est folle. Je vous laisse; car je n'y tiens plus. Par *Hercules*, Madame, faut-il que je sois votre mari! Ces choses là n'arrivent qu'à moi. A ces mots il sortit, en tapant du pied, & ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit *Alcidonis*. Madame, avez-vous souvent de pareilles Scènes? Mais oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. Et quand vous êtes seuls? Il gronde encore, mais un peu plus bas. Et comment l'avez-vous épousé? Come on épouse, par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis; il s'impatiente & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son

amitié n'est pas à négliger ; cela est bon à quelque chose. Etes-vous recomandé ici à beaucoup de monde ? . Aux amis particuliers de mon père , & le nombre n'est pas grand. Tant mieux , nous nous verrons plus souvent. Je le fouhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau , le plus sage a besoin d'un guide. . Daignerez vous m'en servir, Madame ? Ou mon Mari, ou moi : vous choisirez. Mon choix est fait. Ainsi se passa leur première entrevue.

Quand le mari fut de retour , vous êtes étrange , lui dit *Séliane* ! Vôte ton a éfarouché ce jeune home. Que vous vouliez aprivoiser ?.. Je vous entends, *Monsieur* : je vais ordoner que ma porte lui soit fermée. . . Eh ! non , Madame , non , je ne suis point jaloux. Ce seroit comencer un peu tard. Je ne l'ai pas été de vôte jeunesse , je ne le ferai pas de vôte maturité. . . . Voilà de vos galanteries ; mais j'y suis acoutumée. Souvenez vous cependant que vous devez une visite au fils de vôte ancien ami. . Je le verrai , Madame ; je sçais vivre , & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain , en entrant chez *Alcidonis*, il reprit leur entretien de la veille. Eh bien , lui dit il , allez-vous doner dans les mœurs éféminées de la jeunesse *Athenienne* ? Ma femme vous y a disposé sans doute ? Gardez

vous bien, non pas d'elle, car son temps est passé, grace au ciel, mais gardez vous de ses semblables. Ce sont les Syrènes les plus dangereuses : Nulle sûreté dans leur comerce. Cela vous prend, vous trompe & vous quite sans pudeur. On ditoit, à les voir se jouer des homes, qu'ils ne sont que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit *Alcidonis*, les femmes d'*Athènes* ne ressemblent guère à celles de *Mégare*. A *Mégare* c'est tout come ici. Vous tenez de votre vieux Père. Le bon home ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voioit du monde; par pitié, qu'elle s'enfermoit avec un jeune prêtre de *Minerve*; par recueillement, qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison, qu'il lui avoit arangée lui même; il s'endormoit sur sa vertu de la meilleure foi du monde. Il avoit raison, sans doute; & je vous prie de respecter la mémoire de ma Mère. Ta Mère! Ta Mère étoit une femme: ne veux tu pas qu'on l'eût faite exprès? J'en ai bien vües; je ne conois que mon extravagante qui soit exactement fidèle; & encore est-ce moi, qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle; mais je n'ai pü lui ôter ce fonds de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher

à te séduire , pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serois pas le premier qu'elle auroit mis au désespoir. Elle s'amusoit autrefois à ce petit jeu-là ; & puis elle m'en faisoit des contes , dont elle rioit come une fole. Heureusement elle vieillit , & le danger n'est plus si grand.

*Alcidonis* fût occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes , disoit-il , sont donc ici bien redoutables , & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La Fée galante lui aparût en songe , & lui dit : Rien ne ressemble tant aux Hommes que les Femmes. Tout le bien , tout le mal qu'on en publie , est vrai en particulier , & faux en général. Il ne faut , ni se fier à tout , ni se défier de tout. Vivez avec les Femmes ; mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point doné de caractère , afin que vous soiez plus flexible au leur. Un home décidé est un home insociable. Vous ferez charmant , si l'on dit de vous : *On en fait tout ce qu'on veut*. Mais ce n'est pas assez de plaire , il faut encore sçavoir aimer , & n'aimer ni trop , ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour : La passion , le goût & la fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela , voici quatre flacons , dont vous seul pouvez

faire usage. Ils sont diférens de vertu, come de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperduément ; du couleur de rose, pour éfleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu, pour le goûter fans inquiétude & fans ivresse ; & du blanc, pour revenir à vôtre état naturel. A ces mots l'image de la Fée s'évanouit come une vapeur.

*Alcidonis* s'éveille enchanté d'un si beau songe. Mais quelle fut sa surprise, en trouvant en éfet les quatre flacons sous sa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aise. Il se lève en rendant graces à la Fée, & le même jour il revoit *Séliane*. Elle étoit seule. Vous avez vû mon mari, lui dit-elle : Ne s'est-il pas bien déchainé contre la galanterie ? Beaucoup. . Il vous a dit mille horreurs des femmes.. Il est vrai.. Je me flate qu'il m'a exceptée. . Il n'a même excepté que vous, sur l'article de la fidélité.. Le bon home !. Il est persuadé que vous lui êtes fidèle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuse, & que vous vous moquez impitoiablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. . Eh ! voilà come il me décrie ! Il mériteroit bien. . . Mais non ; je dois me respecter moi même.. Vôtre vertu, dit-il, est de sa façon ; c'est lui qui vous a rendue honête. . Lui !. Lui-même ; & malgré vous. . Malgré moi ! Ce-

lui-là est fort. Je lui ferai bien voir si l'on me rend honnête malgré moi. . Je vous avoüe qu'à votre place. . . . Et j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma Mère.. A votre Mère!. Il a osé me dire que mon Père n'étoit qu'un sot , & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fut pas. . Le malheureux! C'est bien à lui de se vanter! Mais encore une fois je me respecte. Non, *Monsieur* , je ne suis point coquette; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre. . Et qu'en faites vous de ce cœur!. Hélas! je n'en fais rien : Mais vous croiez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des homes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionément, & je voudrois être aimée de même.. Ah! vous le seriez.. Point du tout : Rien n'est plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. . Pour moi, Madame, je sçais bien ou il y en a de cet amour que vous méritez; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose. *Séliane* sourit de la

la simplicité d'*Alcidonis* (car la Fée lui avoit donné avec elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflame pas ainsi tout à coup; eh! le moien de nous aimer! nous ne nous conoifsons pas encore. . A la bone heure, Madame, demain nous nous conoitrons mieux. . Je vous verrai donc demain? Oui, Madame. . L'après-dinée, entendez-vous? Car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon Mari. Nous serons seuls; nous serons libres, & je vous parlerai raison.

*Alcidonis* ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, avec les flacons dans sa poche. *Séliane* le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit *Alcidonis*, en la voiant, le privilège de la beauté: Moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. *Séliane* fit semblant de rougir. Sçavez vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte: On s'y laisseroit prendre, & on y feroit trompée. . Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne. . Et vous voulez comencer par moi. . Non, je vous le jure. . Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres. . Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point là de flatterie. . En éfet vòtre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intèrèt à me séduire. . Ah! ah! si

vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vite. . Oh! sans doute; & pour vous enflamer, vous n'attendez que mon aveu: N'est-ce pas? . Rien n'est plus vrai: Vous n'avez qu'à dire. . En vérité vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. . C'est que je suis sûr de mon fait. . Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée. . Vous le seriez à point nommé: Je vous en donne ma parole. Je vois bien, *Alcidonis*, que vous ne sçavez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. . Exigez, Madame, exigez; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. . Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie? A la folie, soit; il ne m'en coutera pas d'avantage. . Sa simplicité me charme. Eh bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez de toutes vos forces. . A la passion? A la passion. . Et vous m'aimerez de même? . Je le crois. . Ce n'est pas assez? J'en suis sûre. . Cela me suffit, & vous allez voir beau jeu. . Où allez vous donc? . Je suis à vous; je ne demande qu'une minute.

Le crédule *Alcidonis* s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre, jusqu'à la dernière goutte. Il reparoit, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte.

Plus

Plus de fadeur, plus de galanterie. Son langage étoit rapide, entrecoupé, plein de substance & de chaleur. Les mots ne pouvoient suffire aux sentimens. Des accens inarticulés suppléoiént aux paroles; un geste véhément, une action impétueuse en redoublaient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit *Séliane* hors d'elle-même. Elle est émue, agitée, interdite. Elle a peine à le reconoitre; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, hésiter encore: Inutiles efforts! Son cœur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne; & l'on eût dit, l'instant d'après, qu'elle avoit bû au même flacon.

Deux mois se passèrent dans des transports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne cessoit de plaisanter *Alcidonis* sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disoit-il, vous n'avez pas voulu me croire. Vous y êtes pris; j'en suis bien aise. Consûmez-vous auprès d'elle: Voilà un tems bien employé. *Alcidonis* se vengeoit le mieux qu'il pouvoit, de cette ironie insultante. Mais sa passion n'étoit plus secondée: Celle de *Séliane* s'afoiblissoit de jour en jour. *Séliane* lui suffisoit; il ne pouvoit plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. *Alcidonis*

en prit de l'ombrage. Il s'aperçut ; avec un chagrin profond , qu'elle s'amusoit de tout , tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triste , inquiet , jaloux. Il fit tant , qu'elle en fut excédée , & prit le parti de le congédier.

Il est vrai , lui dit-elle , je vous ai aimé ; j'étois fole. Je suis sage ; imitez moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe , & l'amour lui même. Le mien s'est afoibli ; vous m'avez grondée , il s'éteint ; vous vous désespérez. Tant pis pour vous , je ne sçais qu'y faire. . Eh quoi ! perfide ! ingrate ! parjure ! . Tant qu'il vous plaira. Dites-moi bien des injures , si cela peut vous soulager. . Ah ! juste ciel ! come on me traite. . Come un enfant à qui l'on pardone tout. . Est-ce là , perfide , les sermens que vous m'aviez faits cent fois , de m'aimer jusqu'au dernier soupir. . Sermens téméraires , qui n'engagent à rien : Insensé qui les fait , insensé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui , en se mettant à table , jureroit par tous les Dieux d'avoir toujours le même apétit ? . Le même apétit ! Quelle image ! Est-ce là cette délicatesse , dont votre cœur se glorifioit ? . Autre sottise. On défavoit l'empire des sens au moment même qu'on en est esclave. Je suis femme ; j'aime come une femme , & vous n'avez pas dû

vous attendre que la nature fit un miracle en votre faveur. *Alcidonis*, à ce discours, s'arrachoit les cheveux de désespoir. Eh bien, poursuivit elle, que faites-vous? En ferez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous serez chauve? *Alcidonis*, écoutez moi. Je conserve pour vous une amitié compatissante. Ah cruelle! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande? Il faut bien vous y réduire; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse de plaire: Le procès n'est pas décidé, & ne le sera pas sitôt. En attendant, croiez-moi, prenez votre parti avec courage.. Il est pris, dit-il, en s'éloignant pour boire, & il épuisa le flacon blanc.

Tout à coup ses sens se calmèrent, & la raison lui revint. En éfet, dit-il, en revenant à *Séliane*, avec un air doux & tranquile, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès: Quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se garder, qu'autant qu'on s'amuse; & rien n'est plus naturel, que de changer quand on s'ennuie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pû. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une confiance pénible. Jouissez, Madame, du

droit que vous done vôte beauté de multiplier vos conquêtes. Je suis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait son tour. Je vous fouhaite bien du plaisir.

*Séliane* fut auffi surprise , que piquée de la froideur de ses adieux. Elle vouloit bien qu'il se consolât , mais pas sitôt , & si aisément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite , elle fut persuadée que la tranquillité qu'il faisoit paroître , n'étoit qu'un dépit simulé ; & elle ne laissa pas de dire à quelques unes de ses amies que le pauvre garçon étoit désespéré , qu'il lui avoit fait une peur horrible , & qu'elle avoit eü toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant *Alcidonis* alla souper chez le voluptueux *Alcipe* , avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'*Athènes*. Cela m'est égal , disoit-il en lui même ; le flacon pourpre est à sec : Mais la Fée auroit beau le remplir , je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés , ah ! pour le coup jouissons : Voici le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose , & voilà ses yeux & ses delirs qui se promènent sans se fixer.

Le hazard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languillans , d'une timi-

dité & d'une modestie extrême. Il en fut vivement touché; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouissante par sa vivacité & sa fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là; & réflexion faite, il eût préféré la blonde, sans je ne sçais quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne sçais quoi déterminâ ses vœux. Il eut pour elle tous les soins d'une galanterie empressée: Elle les reçût d'un air distrait, & come un hommage qui lui étoit dû. *Alcidonis* en fût piqué. La fantaisie, come la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le desir de plaire, *Alcidonis* fit les honeurs du soupé. *Corine*, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en conut enfin le prix, & quelques regards de complaisance portèrent l'elpoir dans le cœur de son nouvel Amant.

L'heure de se quitter arrive. *Corine* se lève; il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit-elle, en acceptant sa main? Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. Pardonnez-moi: Je vous enlève aux plus jolies femmes d'*Athènes*; & c'est un triomphe assez beau. Je n'ai fait que les entrevoir: Elle m'ont parues assez bien.. Assez bien! Vos éloges sont modeltes! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien? Ces

grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse: On croit voir une Déesse. Il est vrai, l'auguste Junon. . Vous êtes méchant! & Amate, que vous en semble? Cet air de volupté, cette nonchalance atraïante, qui semblent appeler le plaisir. . Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. . Négligée! Le mot est cruel! Je ne le répéterai pas; il passeroit en proverbe. J'espère du moins que vous ferez grâce à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lors qu'elle sourit; qu'en dites-vous? . Qu'il ne manque à tout cela qu'une âme. . Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? . Je vous avouerai que sans vous, elle auroit eu la pome. . Hélas! Et qu'en auroit-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que *Céphise*. . Aussi n'a-t-elle eû que le premier coup d'œil. . Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du soupé, les regards attachés sur elle. . Il est vrai, je l'admirois come un beau modèle en cire. . Beau modèle, si vous voulez: On dit dans le monde que ce modèle a grand besoin d'une draperie. En parcourant ainsi les objets de la jalousie de *Corine*, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment, dit-elle à *Alcidonis*? Il est de bonne heure; nous causerons. *Alcidonis* fut enchanté. La Fée,

qui le rendoit méchant avec *Corine*, favoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flateuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales; aussi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit *Corine*, de savoir à mon tour tout le bien & le mal que vous pensez de moi. Le mal! Eh, s'il y en a, m'avez-vous laissé le tems, la liberté de l'apercevoir? L'illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante, nous cacheroient la laideur même; je l'aurois prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté; voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais rien au monde n'est si sérieux, & vous m'allez rendre d'un seul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des homes. En effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux; vous me voyez, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous osez me l'avouer! Savez-vous si je mérite ces sentimens? Savez-vous si je puis y répondre? Non, Madame, je ne sçais rien. Vous êtes peut être la plus cruelle des Femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une âme insensible. Je le crains; mais j'en cours les risques; & le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en

moi de l'éviter.. Ah! je reconois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de vôtre caractère : C'est vous *Alcidonis*, qui êtes le plus dangereux des homes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer.. Pourquoi donc? Que vous a-t-on dit? . Que vous êtes un home à passion, & un home à passion insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez come un furieux, & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi éperdue que vous, ce font des plaintes, des reproches. Vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne fait coment vous quiter: Il n'y a pas moien de vous prendre. . Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sureté; je signerai mon congé d'avance. Ne croiez pas plaisanter, *Monsieur*; c'est le charme de l'amour que la liberté, la franchise. Sans cela un Amant seroit un Mari, & en vérité ce ne seroit pas la peine d'être veuve. J'entens raison, belle *Corine*, & vous pouvez compter sur moi. . Vous doneriez donc vôtre parole d'honneur à une femme, qui auroit pour vous de la foiblesse, de vous retirer sans faire de scène, dès qu'elle vous diroit en amie; Je vous aimai; je ne vous aime plus. . Assurément: J'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver.

prouver. . Je le veux bien : Mais souvenez vous que je ne m'engage à vous aimer, qu'autant que vous saurez me plaire.

Je vois bien , disoit *Alcidonis* en lui-même , qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eût pas besoin : L'impression du couleur de Rose s'éfaça bientôt d'elle même. Il étoit encore auprès de *Corine* ; & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez *Alcipe* , venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive , disoit-il : Mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoïé , si demain quelqu'autre l'amuse. En vérité je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs. J'aurois bien mieux fait de les porter à cette blonde languissante , dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. *Corine* m'a dit du mal de *Céphise* ; il faut que *Céphise* ait du mérite. Elle n'est pas bien animée : Mais quel plaisir de l'animer ! Une femme naturellement vive , l'est pour tout le monde : Celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir : Aussi bien je ne veux pas qu'on me renvoie. *Corine* apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé , & que je fais doner un congé tout come elle.

Il dit à *Céphise* les mêmes choses qu'à *Corine*, mais avec plus de ménagemens. Est-il possible, s'écria-t'elle sans s'émouvoir ! Quoi, vous serez malheureux, si je ne vous aime pas !. Plus malheureux que je ne puis dire. . J'en suis fâchée ; car je ne fais point aimer. . Ah ! belle *Céphise*, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connoissez pas l'amour !. En vérité je ne le conois pas. . Et si je vous le faisois conoitre. . Vous me feriez bien du plaisir ; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé, & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdoit ses peines. . Votre mari, je le crois bien : Mais vous avez eû des amans. . Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. . Et les rendiez vous heureux ? Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute : J'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même temps, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : Tout cela étoit inutile. Voilà, dit *Alcidonis*, une ingénuité dont j'ai vû peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chère enfant, vous m'aimerez. . Vous croiez ? Je le crois : Vous êtes sensible. . Oui, sensible, par-ci, par-là : Mais en un moment cela

me passe. . C'est une maladie assurément. Avez-vous fait , pour en guérir , quelque sacrifice à *Vénus* ? . Mon mari en faisoit beaucoup ; mais il me retrouvoit la même au retour du Temple. . Et pourquoi ne pas vous y mener vous même ? . Il n'avoit garde : Le Prêtre étoit un jeune home qui vouloit m'initier. . Vous initier ! Et savez-vous quelle est cette Cérémonie ? . Hélas ! non : Je ne sçais rien. . Voulez-vous que je vous l'apprene , reprit vivement *Alcidonis* , en risquant quelque liberté. . Doucement , Seigneur , s'écria-t'elle , vous faites come si je vous aimois ; je ne vous aime point encore. Et coment vous en apercevoir , si nous ne faisons pas quelques essais. . J'en ai fait mille : Mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que j'aime , & puis il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : Si cela vient , je vous le dirai.

*Alcidonis* faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de *Céphise* : Mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination , il lui proposa de se trouver ensemble à une fête , qui se devoit célébrer en l'honneur de *Vénus*. Elle y consentit , à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le

lendemain chacun d'eux , pour la décence , s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons , vêtus en graces & en amours , chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse , & dansoient au son de la lyre , sous l'ombrage du bois sacré , qui environoit le Temple.

*Céphise* s'y étoit rendue la première. Ah ! dit-elle à *Alcidonis* , je vous cherchois des yeux : J'ai de bones nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux : Je crois que je comence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vû dans mon sommeil. Vous étiez pressant ; j'étois animée. Eh bien ? Eh bien , je vous dirai le reste à souper. A souper , reprit *Alcidonis* , d'un air préoccupé , & les yeux attachés sur la fete ? A souper , soit , je le veux bien. . . Ah la jolie danseuse que voilà ! Que celle-ci chante avec grace !. Nous ferons seuls , entendez-vous ? Seuls ? j'y consens. Je voudrois bien savoir quelle est cette jolie danseuse ? *Alcidonis* , vous ne m'écoutez pas !. Pardonnez moi , je vous entends : Mais je cherche quelqu'un qui me dise. . . Ah , *Pamphile* , un mot ! Apprends-moi quelle est cette jolie enfant. C'est *Cloé* , dit *Pamphile*. Je soupe avec elle. . Avec elle , ce soir ? Ce soir même. . Ah ! j'en veux être. . Cela ne se peut pas. . Je t'en conjure , mon cher *Pamphile* , au nom d nôt r e amité. . Vous

n'y pensez pas, *Alcidonis*, lui dit tout bas *Céphise* interdite : Vous soupez avec moi ; je vous l'ai dit. . Il est vrai, c'étoit mon dessein ; mais j'ai promis à mon ami *Pamphile*. Ma parole est sacrée, & je ne sçaurois y manquer. Il vit *Cloé*, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart d'heure, & insipide l'instant d'après. Il vit la chanteuse *Phyllire* ; il en fut épris une soirée ; le lendemain elle l'ennuïa. Ah ! que les fantaisies sont fatigantes, dit-il ! A chaque instant des desirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame ! C'est le tourment des *Danaïdes*. Loin de moi ces lûeurs de sentiment passagères & renaissantes, qui ne me laissent aucun repos. Buons l'oubli de mes folies. Il dit & but le flacon blanc. Il ne lui reste plus que le bleu, & son bonheur dépend de l'usage qu'il en va faire.

*Alcidonis* étudioit la Philosophie sous *Ariste* l'Académicien. *Ariste*, en mourant, laissa une jeune veuve, la plus honête & la plus belle du monde. Le disciple d'*Ariste* crût devoir à sa veuve les consolations & les secours de l'amitié. *Glicérie* les refusa avec une modestie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle ; j'ai encore moins de desirs. Mon époux m'a laissé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant

de sagesse unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & solide. Il est temps, dit *Alcidonis*, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies; ce n'étoit point l'emportement de la passion; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à *Glicérie*; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même soit, qu'une vie & qu'une ame; & cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. *Glicérie* ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir vôtre main. Je veux la mériter: Je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son Père, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux. Elle parut inébranlable. Cependant *Glicérie* livrée à elle-même, ne cessoit de verser des larmes. La seule esclave qui lui restoit, voioit la douleur dont elle étoit consumée, & n'en pouvoit pénétrer la cause, à moins de l'attribuer à la mort de son époux. Mais quoi! pleurer sans cesse un mari philosophe! Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtresse écrivoit souvent à un citoyen d'*Argos*; & les réponses qu'on lui rendoit, lui arra-

choient de profonds soupirs. La curiosité ou le zèle porta l'esclave à ouvrir une des lettres de *Glycerie*. Elle étoit conçue en ces termes:

*Si vous n'avez un cœur d'airain, vous serez touché, Seigneur, du désespoir d'une infortunée, qui donneroit son sang pour la liberté de son père. Ariste, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un esclave, n'a rien épargné pour rendre mon père à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il est en votre pouvoir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reste. Hélas! il s'en faut bien que je sois en état de suffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une seule ressource; c'est de m'offrir moi même en échange pour mon père. Il n'est pas juste que que je sois libre, tandis que mon père est esclave. Je suis jeune; il est acablé d'années. Vous pouvez tirer de ma servitude plus d'avantages que de la sienne. Mes mains s'endurciront au travail; mon cœur est fait à la patience. Si je voulois user de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de séduire & d'intéresser les hommes, je ne serois pas réduite à cette cruelle extrémité: Mais l'esclavage est moins honteux que le vice. Je n'hésite pas à choisir.*

L'esclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à *Alcidonis*. Ah! s'écria-t'il, le cœur faisi & les yeux en larmes.

Voilà donc la cause de ses refus. Elle est née esclave ! Et qu'importe ? La Vertu est la Reine du monde. C'est à la fortune à rougir. Quelle pitié ! Quelle tendresse ! Vous, *Glicérie*, vous dans l'esclavage ! Que n'ai-je un Trône à vous offrir ! Au nom des Dieux, dit-il à l'esclave, garde moi bien le secret. Je pars : Les pleurs de ta maîtresse vont être essués. Ton zèle aura sa récompense.

*Alcidonis* se rend à *Argos*, & le père de *Glicerie* est libre. L'inconnu qui l'afranchit, lui donne de quoi se rendre à *Athènes*, & lui dit en le quittant, Vous allez revoir *Glicérie*; vous devez la liberté à sa tendresse & à ses vertus. Il dépend d'elle d'être heureuse & de vous rendre heureux. Mais si le service que je viens de vous rendre vous est cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuse à cacher sa naissance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouse. Je le conois ; il la respecte ; il lui seroit affreux de la voir rougir. Si vôtre bienfaiteur paroît jamais devant vous, renfermez vôtre reconnaissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi, dit le veillard atendri, ma fille ne conoitra jamais la main qui vient de briser ma chaîne. . Non, reprit *Alcidonis*, n'acablez point *Glicerie* de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'âme. Laissons à la sienne, je vous en con-

jure , sa noblesse & sa liberté. Le Vieillard promet tout à son Libérateur.

Il arrive à *Athènes*. Sa fille s'évanouit en le voyant. Oh ! mon père , lui dit elle , quel Dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'est elle enfin laissée fléchir ? Oui , ma fille , répondit le Vieillard. Je fais que je dois à ta tendresse & à tes vertus la liberté , la vie & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras. *Alcidonis* de retour , vint presser de nouveau *Glicérie* par tout ce que l'amour a de plus tendre de consentir à leur hymen. Le Vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non , lui avoit elle répondu avec courage , il est moins humiliant de l'avouer , que de le taire : Quiconque aura intérêt à me conoitre , apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc , dit-elle à *Alcidonis* , que je vous ouvre mon ame. Tant que j'ai été malheureuse , j'ai renfermé ma douleur en moi-même : Mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez donc que le ciel m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée ; mon père y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me l'a rendu ; il est libre ; il est ici ; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est inéfaçable ; &

vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour que ni votre honneur, ni ma reconnaissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, *Glicérie*, lui dit *Alcidonis*, d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croiez vous moins philosophe, moins généreux qu'*Ariste*? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance? Non sans doute. N'a-t'il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion? Je suis son disciple; ses préceptes sont gravés dans mon cœur. Son exemple est-il honteux à suivre? Ou ne me croiez vous pas assez de vertu pour l'imiter? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. *Ariste* avoit eû le temps de s'éprouver: Vous n'êtes pas come lui dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

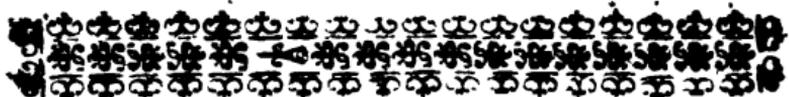
*Alcidonis* désole de cette constance invincible, tomboit aux genoux de *Glicérie*, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroit le Vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois-je? Ah! ma fille, s'écria-t'il, c'est lui. Et tout a coup se souvenant de la défense d'*Alcidonis*, il s'interrompt lui-même, & demeura les yeux attachés sur son Libérateur, en laissant échapper quelques lar-

larmes. Quoi ? mon père, dit *Glicerie* étonnée, vous le connoissez !. C'est lui, dites-vous. . Achevez. Qu'a-t'il fait ? Où l'avez-vous connu ? *Alcidonis*, vous baissez les yeux ! Vous rougissez ! Mon père vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon père, c'est lui qui vous a racheté, c'est à lui que je dois mon père. Oui, ma fille, voilà mon libérateur. Ah cruel ! dit *Alcidonis*, en embrassant le Vieillard, qui se prosternoit à ses pieds, vous m'avez trahi. Pardonez, dit le Vieillard, mon cœur étoit saisi ; mes larmes ont coulé, ma fille m'a déviné ; ce n'est pas ma faute. . Eh bien, puisqu'elle fait tout, obligez la donc, cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le Vieillard pénétré, reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant la main de *Glicerie*, il la mit dans celle de son Libérateur. C'est à votre père que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement *Alcidonis*, en la baisant. Consolez-vous, répondit *Glicerie*, avec un sourire : Vous ne lui devez que ma main ; mon cœur s'étoit donné lui même.

*Alcidonis* enchanté, employa le reste du  
jour

jour à se disposer à partir le lendemain pour *Mégare*. La nuit, come il goûtoit un doux someil, la Fée galante lui aparut de nouveau, & lui dit: Soiez heureux, *Alcidonis*, aimez sans inquiétude; possédez sans dégoût; desirez pour jouir; faites des jaloux, & ne le soiez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous done, c'est vôtre destin que je vous anonce. Vous avez bû à la source de la félicité parfaite. Je distribüe à pleines mains des flacons pourpre & couleur de rose: Mais le flacon bleu & un don que je réserve à mes favoris.





## M E M O I R E S

D E S E T Y.

## XXXV. L E T T R E.

S E T Y à S O U C T Y S I D R Y. Londres le 5. Février.

**A**H! Ma chère *Soucty*! Prenés part à ma satisfaction! *Betford* m'aime encore; je possède toujours le Cœur du plus admirable des Homes, & c'est la seule délicatesse, la seule vertu, qui lui a donné lieu de m'en laisser douter. Quel plaisir, de pouvoir sans remords me livrer à mon goût pour lui, & de quel ravissement ne remplit pas mon Ame l'espoir d'oser un jour sous l'ombre de l'Himen le lui répéter sans cesse & le lui prouver par mes caresses! En vain, en me bornant à cette espérance, le souvenir de *Dumont* sembloit il me faire quelque reproche sur ma passion, l'amour & la joie remplissant entièrement mon Cœur, m'ôtent le pouvoir de verser des larmes & ne me laissent de regret, que l'impossibilité où je suis de témoigner toute ma joie. Puis je, chère *Soucty*, vous aprendre avec trop de détail, la manière dont j'ai pris une nou-

velle; à la quelle vôtre Amitié vous fera prendre part ?

Je m'étois, come à l'ordinaire, retirée dans ma Chambre, hier d'abord après le diner pour doner quelque tems à la lecture, lors qu'on vint me prier de la part de *Fany* de passer dans son appartement: J'obéis à l'instant; ma petite Sœur étoit à sa Toilette & confultoit avec *Staford* sur le goût d'une Coëse nouvelle: Elle se leva aussi-tôt qu'elle m'aperçût, renvoia ses Femmes & prenant un air sérieux; *Je voulois, ma Chère, me dit-elle, que Staford se chargeat lui-même de vous anoncer une nouvelle, qui sans doute vous affigera; mais il s'est obstiné à prétendre que ce soit moi qui vous l'aprenne.* L'air de *Fany* & ces paroles me remplirent des plus vives inquiétudes; mon premier sentiment fut de croire, qu'il étoit arrivé quelque accident à *Betford*, & jettant sur *Staford* des regards éfrayés; *De grace, Milord, lui dis-je, calmés mes craintes; quelque puisse être le nouveau malheur que j'ai à redouter; l'incertitude est le plus grand des maux. Ah! reprit le Vicomte, vôtre sort n'est pas si malheureux, mais c'est l'infortuné Betford que l'on doit plaindre.*

*Betford?* m'écriai-je, *Ah Ciel! seroit-il arrivé quelque malheur au plus? . . .* Je m'arrêtai. *Oui! le plus grand de tous, continua Staford, mais vous prenés si peu d'intérêt à ce*

qui le regarde, que ce seroit sans-doute vous ennuier, que de parler plus long tems de lui. Ne trouvés vous pas que ce Zéphire sied au mieux à Mis W? Elle est d'hoieur charmante aujourd'hui & pour ne pas de venir entièrement fou, je vais la fuir pour quelques heures. Il sortit en éfet, sans que j'eusse la force de lui en demander d'avantage. *Betford* seroit-il mort? me disois-je. Terrible Idée, qui plus que jamais me prouvoit par l'impression qu'elle faisoit sur moi, combien je l'aimois. Je restai assise, livrée à mes réflexions. *Fany* achevoit de se coëfer, mais se levant tout à coup, cet Etourdi de *Staford*, dit elle, a oublié la Lettre de *Betford*; je vais le rappeler: En éfet, je vis une Lettre sur la Table & jettant les yeux, le nom de mon Amant frapa mes regards: *Fany* étoit sortie & mon premier mouvement fut de me saisir de cette lettre: J'eus tort; ma chère *Soucky* blamera ma Curiosité: Qu'elle étoit naturelle! Je l'ouvris en tremblant, mais quels furent mes transports, lors que je ne la trouvois remplie que des sentimens les plus tendres. Il avoit appris la mort de *Dumont* & en se livrant à tout l'espoir que lui donoit cette nouvelle, il plaignoit son sort. Il ne pouvoit atendre l'instant de venir m'offrir une seconde fois sa Main, & sa Fortune. Pour avancer cette heureuse union, il écrivoit en

même tems à son Père, dont il espéroit le consentement : Enfin rien ne l'empêchoit de voler à mes pieds, qu'un Ami mourant qui avoit besoin de ses consolations : J'en étois là lors que *Fany* entra. Loin de chercher à lui déguiser mon indiscretion, je me jetai à son cou. *Dites moi, petite Fripone*, lui dis-je en l'embrassant, *ce qu'il y a donc de si effrayant dans cette épître ? Je n'y vois que des sujets de satisfaction ; Bedford m'aime ; dois-je en être fachée ? L'êtes vous des Cœurs que vous conquérés, & est-il si malheureux de se voir peut-être près d'être uni à une Femme, qui fait lui rendre justice :* „ Vous êtes divine, „ s'écria *Fani* en me rendant mes Caresses, „ c'est bien prendre le tour, que nous voulions vous joier ; mais aussi, pourquoi nous cacher ce que vous pensés de *Bedford* ? Nous avons voulu lire malgré vous dans votre Cœur, pardonés le nous.

Je ne répondis à *Fani* que par les plus vifs transports. Le jour même, le Père de *Bedford* vint parler à Milord dont il me croit Nièce : La dotte qu'il a promis a satisfait ce bon Vieillard, qui m'a donné mille marques de tendresse. La seule chose qui me fasse de la peine est ma naissance ; le Vieux Lord l'ignore & ils m'ont tous recomandés expressément de la lui cacher. Son défaut est l'orgueil ; eusse-je un million, le malheur que

J'ai eu d'être née sans le consentement d'un Ministre fufiroit, à ce qu'on me dit, pour me rendre à ses yeux couverte d'autant de défauts, qu'il me trouve de qualités; jamais il ne permettroit à son Fils de s'unir à la Fille d'une Fermière. Puis-je obéir à mes Parens? Puis-je le tromper, pour faire le bonheur de ma vie? Mes scrupules & vôtre éloignement sont les seuls chagrins qui me restent. Donés moi là-dessus vos Consiils; soiés mon Pape, avec vôtre absolution, je ne me croirai jamais coupable. Venés s'il est possible mettre le comble par vôtre présence au contentement de vôtre

SE'TY LOOLY.

Aprenés moi de graces promptement, ce que fait Miltris Blère.

---

## R E P O N S E

*A l'Ami des Lettres par le Traducteur de SETY.*

M O N S I E U R,

Q Uand les éloges, dont vous avés comblé les Mémoires de Sety, ne m'auroient pas engagé à reconoitre vôtre discernement, la Critique judicieuse & toutes vos réflexions m'auroient forcé à convenir de la

justesse de vôtre goût, & je crois, qu'il mérite qu'un Auteur se justifie : Je ne conois point le mépris qu'on fait de la Satire ; quodique Home, j'ai la foiblesse des Femmes de vouloir plaire universellement & je me ferois plus de peine d'être désapprouvé d'un seul Lecteur, que je n'aurois de plaisir du suffrage de la multitude.

Mon but, en donnant *Séty* au Public a été uniquement de lui plaire. Je savois que cet Ouvrage ne seroit jamais plus lû qu'en l'insérant dans un *Journal*, qui mérite d'être entre les mains des Savans : J'étois si fort charmé de mon Original *Anglois*, que je me suis persuadé, que cet Ouvrage ne devoit pas avoir le sort comun des autres Romans & ne se trouver que sur la Toilette des Coquettes ou Canapé des Petits-Maitres, les seuls en général, qui lisent ces sortes d'ouvrages ; d'ailleurs par les Leçons qu'il renferme il auroit pû leur paroître des plus maussades : Une raison plus forte encore m'a empêché d'en faire un Livre séparé ; mon Etat & la Profession que j'ai embrassée ne me permettoient point de me faire conoitre come l'Auteur, ni même le Traducteur d'un Roman, & le préjugé du public m'auroit fait sans doute un crime d'ocuper ainsi les momens de mon loisir. Mes Raisons, *Monsieur*, auront-elles le bonheur de vous pa-

roître bones & celles que je vais alléguer sur la longueur de ces Lettres susfront-elles pour m'excuser ? Je ne suis que Traducteur & j'avoüe que sous ce nom, je n'ai pas crû, qu'il me fut permis de retrancher d'un Ouvrage, dont les plus grandes beautés sont dans les détails. L'on ne sauroit y rien diminuer sans lui faire perdre de sa beauté: Tout sert à dévoiler le Caractère des Acteurs, & rien n'y est superflu. La Méthode que vous m'indiqués feroit de ces Mémoires un galimatias & j'avoüe que j'aime mieux abandonner *Séty*, que de charger ma Conscience en l'estropiant. Ses Manes me sembleroient toujours être un Monstre, qui viendrait tourmenter ma Vanité: Non, *Monsieur*; souffrés que je rejette des Conseils pour lesquels je ne vous fais pas moins de remerciemens; mais accepterés vous une autre proposition ? C'est de vous charger de l'impression de cet Ouvrage ou de le faire accepter à quelque Libraire: Je m'offre de faire tenir les suites des Lettres, qui seront encore assez longues, à l'adresse que vous aurés la bonté de m'indiquer par la voie de ce Journal, & je ne desire d'autre recompense que des éloges, nourriture dont la plûpart des Auteurs sont obligés de se paier.

Vous me permettrés de continuer de donner ces Lettres sur le même pied, jusqu'à

ce que ma proposition soit reçue : Je me flatte que les événemens intéressans qui vont suivre , retiendront l'attention-du Public. Les personnes qui s'intéressent pour cet Ouvrage n'ont qu'à garder les Journaux & peuvent toujours y retrouver les Noms qui les trompent. Si malgré cela mes Lettres ont le malheur d'ennuier , je prie qu'on m'en donne avis par un seul mot ; je les retrancherai sans aucune rancune. D'aignés honorer d'une réponse ; Votre très humble Serviteur & Admirateur.

*Le Traducteur de SETY.*

---

**L**A mort de Mr. de FONTENLIE, & les justes eloges qu'on lui a donés, ont paru augmenter encore l'empressement du Public pour les Ouvrages de ce célèbre Auteur : C'est ce qui nous engage à donner deux de ses Pièces, qui ne se trouvent point dans la Collection de ses Oeuvres : Elles ont a la vérité été imprimées dans les Mercuries François, de l'An 1678. mais selon toute aparence, très peu de nos Lecteurs sont à portée de les lire ou de se les rappeler : Nous croions donc faire plaisir au plus grand nombre en les insérant ici.

## DESCRIPTION

*De l'Empire de la Poésie; Par M. DE  
FONTENELLE.*

**C**Et empire est un grand pais très peuplé. Il est divisé en haute & basse Poésie, come le sont la plûpart de nos Provinces.

La haute Poésie est habitée par des gens graves, mélancoliques, rétrognés, & qui parlent un langage, qui est à l'égard des autres provinces de la Poésie, ce qu'est le bas Breton pour le reste de la France. Tous les arbres de la haute Poésie portent leur têtes jusques dans les nûes. Les chevaux y valent mieux que ceux qu'on nous amène de Barbarie, puis qu'ils vont plus vite que les vents; & pour peu que les Femmes y soient belles, il n'y a plus de comparaison entr'elles & le Soleil. Cette grande Ville que la Carte vous représente au delà des hautes Montagnes que vous voiés, c'est la Capitale de cette Province, & s'apelle le Poeme épique. Elle est bâtie sur une terre sabloneuse & ingrate, qu'on ne se done presque pas la peine de cultiver. La Ville a plusieurs journées de chemin, & elle est d'une étendue ennuieuse. On trouve toûjours à la sortië des gens qui s'entretuent, au lieu que quand on passe par le Roman, qui est le Fauxbourg

du Poëme épique, & qui est cependant plus grand que la ville, on ne va jamais jusqu'au bout, sans rencontrer des gens dans la joie, & qui se préparent à se marier.

Les montagnes de la Tragédie sont aussi dans la province de la haute Poésie. Ce sont des montagnes escarpées, & où il y a des précipices très dangereux. Aussi la plupart des gens batissent dans les vallées, & s'en trouvent bien. On découvre encore sur ces montagnes de fort belles ruines de quelques villes anciennes, & de temps en temps on en apporte les matériaux dans les vallons, pour en faire des villes toute nouvelles, car on ne bâtit presque plus si haut.

La basse Poésie tient beaucoup de pais bas. Ce ne sont que marécages. Le burlesque en est la Capitale. C'est une ville située dans des étangs très-bourbeux. Les Princes y parlent come les gens de néant, & tous les habitans en sont Tabarins nés. La Comédie est une Ville dont la situation est beaucoup plus agréable, mais elle est trop voisine du burlesque, & le comerce qu'elle a avec cette ville lui fait tort.

Remarquez, je vous en prie, dans cette Carte, les vastes solitudes qui sont entre la haute & la basse Poésie. On les appelle déserts du bon sens. Il n'y a point de Ville dans cette grande étendue de pais, mais

seulement quelques cabanes assez éloignées les unes des autres. Le dedans du pais est beau & fertile, mais il ne faut pas s'étonner de ce qu'il y a si peu de gens qui s'avisent d'y aller demeurer ; c'est que l'entrée en est extrêmement rude de tous côtés, les chemins étroits & difficiles, & on trouve rarement des guides, qui puissent y servir de Conducteurs.

D'ailleurs ce Pays confine avec une Province où tout le monde s'arrête, parce qu'elle paroît très agréable, & on ne se met plus en peine de pénétrer jusque dans les déserts du bon sens. C'est la Province des pensées fausses. On n'y marche que sur les fleurs, tout y rit, tout y paroît enchanté ; mais ce qu'il y a d'incomode, c'est que la terre n'en étant pas solide, on y enfonce partout, & on n'y sauroit tenir pied. L'Élegie en est la principale Ville : on n'y entend que des gens plaintifs, mais on diroit qu'ils se jettent en se plaignant. La Ville est toute environée de bois & de rochers, où les Habitans vont se promener seuls ; ils les prennent pour confidens de tous leurs secrets, & ils ont tant de peur d'être trahis, qu'ils leur recommandent souvent le silence.

Deux rivières arrosent le Pais de la Poésie. L'une est la rivière de la rime, qui prend sa source au pied des Montagnes de la rêverie.

Ces Montagnes ont quelques pointes si élevées , qu'elles donent presque dans les nues ; on les appelle les pointes des pensées sublimes. Plusieurs y arrivent à force d'efforts surnaturels , mais on en voit tomber une infinité qui sont long-tems à se relever, & dont la chute attire la raillerie de ceux qui les ont d'abord admirés sans les conoître. Il y a de grandes esplanades qu'on trouve presque au pied de ces Montagnes , & qui sont nommées les terrasses des pensées basses. On y voit toujours un fort grand nombre de gens qui se promènent. Au bout de ces terrasses sont les cavernes des rêveries creuses. Ceux qui y descendent, le font insensiblement , & s'enfouissent si fort dans leurs rêveries , qu'ils se trouvent dans ces Cavernes sans y penser. Elles sont pleines de détours qui les embarrassent, & on ne sauroit croire la peine qu'ils se donent pour en sortir. Sur ces mêmes terrasses sont certaines gens qui ne se promenant que dans des chemins faciles, qu'on appelle chemins des pensées naturelles, se moquent également, & de ceux qui veulent monter aux pointes des pensées sublimes, & de ceux qui s'arrêtent sur l'esplanade des pensées basses. Ils auroient raison , s'ils pouvoient ne point s'égarer, mais ils succombent presque aussitôt à la tentation d'entrer dans un palais fort

brillant, qui n'est pas fort éloigné. C'est celui de la Badinerie. A peine y est-on entré, qu'au lieu des pensées naturelles qu'on avoit d'abord, on n'en a plus que de rampantes. Ainsi ceux qui n'abandonnent point les chemins faciles, sont les plus raisonnables de tous. Ils ne s'élèvent qu'autant qu'il faut, & le bon sens se trouve toujours dans leurs pensées.

Outre la Rivière de la rime qui naît au pied des Montagnes dont je viens de faire la description, il y en a une autre nommée la Rivière de la raison. Ces deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre, & come elles ont un cours très différent, on ne les sauroit comuniquer que par des canaux qui demandent un fort grand travail; encore ne peut on pas tirer ces canaux de comunication en tous lieux, parce qu'il n'y a qu'un bout de la Rivière de la rime, qui réponde à celle de la raison, & delà vient que plusieurs Villes, situées sur la rime, come le Vileray, la Balade, & le Chant Roïal, ne peuvent avoir aucun comerce avec la raison, quelque peine qu'on y puisse prendre. De plus, il faut que ces canaux passent par les déserts du bon sens, come vous le voiez par la Carte, & c'est un Pais presque inconnu. La rime est une grande Rivière dont le cours est fort tortueux & inégal, & elle fait des sauts très dangereux pour ceux qui se hazardent à y naviger. Au

contraite, le cours de la Rivière de la raison est fort égal, & fort droit, mais c'est une Rivière qui ne porte pas toute sorte de Vaisseaux.

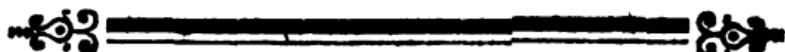
Il y a dans le Pais de la Poésie une Forêt très obscure, & où les rayons du Soleil n'entrent jamais. C'est la Forêt du galimathias. Les Arbres en sont épais, touffus & tous entrelassés les uns dans les autres. La Forêt est si ancienne, qu'on s'est fait une espèce de religion de ne point toucher à ses arbres, & il n'y a pas d'apparence qu'on ose jamais la défricher. On s'y égare aussi tôt qu'on y a fait quelques pas, & on ne sauroit croire qu'on se soit égaré. Elle est pleine d'une infinité de Labirinthes imperceptibles, dont il n'y a personne qui puisse sortir. C'est dans cette Forêt que se perd la rivière de la raison.

La grande Province de l'imitation est fort stérile, & ne produit rien. Les Habitans en sont très pauvres, & vont glaner dans les Campagnes de leurs voisins. Il y en a quelques uns qui s'enrichissent à ce métier là.

La Poésie est très froide du côté du Septentrion, & par conséquent ce sont les Pais les plus peuplés. Là sont les Villes de l'Acrostiche, de l'Anagramme, & des Bouts-rimés: Enfin dans cette Mer qui borne d'un côté les états de la Poésie, est l'Isle de la Satyre, toute environée des flots amers. On y trouve

bien des falines, & principalement de sel noir. La plupart des ruisseaux de cette Isle ressemblent au Nil; la source en est inconnue; mais ce qu'on y remarque de particulier, c'est qu'il n'y en a pas un d'eau douce.

Une partie de la même Mer s'appelle l'Archipel des bagatelles. Ce sont quantité de petites Isles semées de côté & d'autre, où il semble que la Nature se joue comme elle fait dans la Mer Egée. Les principales sont les Isles des Madrigaux, des Chançons & des Impromptus. On peut dire qu'il n'y a rien de plus léger, puis qu'elles flotent toutes sur l'eau.



## TIRSIS A LA BELLE IRIS.

*Par Mr. de Fontenelle.*

**I**L y a aujourd'hui un peu plus d'un an que je vous ai vüe pour la première fois & par conséquent que je vous aime. C'est une journée trop remarquable, & qui a eü de trop grandes suites, pour l'oublier. Le pourrez-vous croire, les amours l'ont solennisée; & come cette fête vous regarde, vous auriez sujet de vous plaindre, si je vous en laissois ignorer les particularités.

Le premier jour de Mai 1678. on porta un billet chez tous les amours, ils y trouvèrent ces quatre vers :

Les Amours sont demain priés d'un grand dîné  
Chez l'Amour, fils d'Iris, autrement la.....

Comme c'est le jour qu'il est né,  
Il se met en frais, & les traite.

Il vint donc un très grand nombre d'Amours chez celui qui les avoit conviés, & aussi-tôt qu'il les vit :

Chers Amours, leur dit il, avec un doux souris,  
Nous célébrons une grande journée :

C'est aujourd'hui que je suis né d'Iris,

Aujourd'hui je compte une année.

Quoi ! vous n'auriez qu'un an, s'écria-t-on ! abus !  
Vous paroissez trop grand & trop fort pour votre âge.

De bone foi, dit-il, je n'ai pas davantage,  
Mais aussi je ne croîtrai plus.

A peine venois-je de naître,

Que j'étois déjà grand Amour :

Iris, qui me voyoit croître come le jour,

S'imaginoit que j'allois toujours croître :

Mais quand on croit si vite, il est un certain point

Où l'on s'arrête de bone heure :

Ainsi qu'Iris ne s'en étone point,

Me voilà tel qu'il faut que je demeure.

Après ce peu de paroles, qui furent dites

en arrivant, les Amours se mirent à table,  
& chacun aiant pris place selon son rang,

Le Maître du Festin leur en fit l'ouverture

Par deux grands plats que l'on servit :

Dans l'un étoit des viandes en peinture,

Dans l'autre des billets, qu'il disoit pleins d'esprit.

La plupart des Amours se mirent en colère.

Quoi ! s'écrièrent-ils, vous moquez-vous de nous ?

Viandes creuses & billets doux,

Est-ce là le repas que vous voulez nous faire ?

Hé quoi ! reprit leur hôte, est-ce que mes billets

Ne feront pas pour vous une chère complete ?

Iris ne me nourrit que de semblables mets,

Je vous traite come on me traite.

Je ne sçais pas coment il faut vous recevoir,

Si vous n'êtes contens de ce qu'on vous présente ;

Car moi, sans vanité, qui crois bien vous valoir,

Il faut bien que je m'en contente.

Presque tous les Amours l'avoient déjà quité,

En pestant contre le régale :

Il étoit seulement resté

Quelques petits Amours de vie assez frugale,

Lors qu'il dit aux premiers : Revenez sur vos pas,

Je vous ferai servir des viandes moins legeres :

Pour moi, vous souffrirez que je n'y touche pas ;

Il faut que je m'en tienne à mes mets ordinaires.

Il parût aussi-tôt un service dont tous les  
Amours parurent fort satisfaits. Come leur  
hôte mangea fort peu, il s'apliqua à les di-

vertir par son entretien. Il leur aprit que sa naissance avoit été précédée de quelques prodiges ; car ce n'étoit pas un amour du comun. Cès prodiges étoient que quelque tems avant qu'il naquit, le-feu avoit pris à tous les livres de morale qu'avoit son Père, nommé *Tircis*, jeune home qui faisoit fort le philosophe, & que le Mercure galant étant aparu une nuit en songe à sa Mère *Iris*, lui avoit dit ces mots, *Aime & je t'immortalise*. La conversation tourna ensuite sur *Tircis* & sur *Iris* même, & on demanda au maître du festin, coment ils étoient ensemble, ou s'ils l'aimoient mieux, coment *Tircis* étoit dans l'esprit d'*Iris*. Voici sa réponse :

Ce *Tircis* qui lui rend mille hommages constans,  
 Aux dépens de son cœur veut qu'elle les achette ;  
*Iris*, qui ne fauroit défavouer la dette,  
 Pour le payer lui demande du tems.  
 Cependant s'il reçoit une œillade fiateuse,  
 Et quelques mots douteux qu'il entend come il veut,  
 Il croit que sa fortune est encor trop heureuse ;  
 Car d'une méchante paieuse  
 On tire toujours ce qu'on peut.  
 Quand il lui dit qu'il faut qu'elle s'aquite,  
 Qu'elle ne fait que s'endetter,  
 Elle dit que la dette est encor trop petite,  
 Pour se presser de l'aquiter ;  
 Que quand elle sera plus grande,

Elle paiera les soins qui se trouveront dûs ,  
 Et que c'est ce qu'elle demande  
 Que de s'endetter encor plus :  
 Peut-être que depuis 'e temps qu'elle difere ,  
 Sa promesse est un peu sujette à caution ;  
 Peut-être tout d'un coup fera-t'elle l'affaire :  
 Qu'en croiez vous, Amours ? voilà la question.

Là-dessus les avis furent partagés. Il y en eut qui dirent que vous m'aimiez, & ce fut-là le plus petit nombre. Tout le reste prétendit que je n'étois point aimé, & leur opinion l'emporta par la pluralité des voix. Cette diversité d'avis vint de deux différens caractères d'Amours, qui étoient là. Les uns étoient de ces Amours délicats, qui raffinent sur les moindres choses, & qui se croient heureux sur la foi des interprètes muets. Les autres se moquoient de cette délicatesse, & ne se flatoient de la conquête des cœurs qu'à bones enseignes.

Iris aime déjà, disoient les délicats,  
 Puis qu'elle sent qu'il faut un jour qu'elle aime;  
 De son cœur ébranlé vous voiez l'embarras,  
 Cet embarras, c'est l'Amour même.  
 Quand d'un cœur, par surprise, il s'est fait recevoir,  
 Il ne veut pas d'abord s'en déclarer le maître,  
 Jusqu'à-ce qu'il ait mieux établi son pouvoir;  
 Il se ménage trop pour oser y paroître :  
 A la plus foible marque il faut le reconoitre,

Et l'on ne fait que l'entrevoir.

Qu'il est doux à Tircis, dont les yeux sans relâche

Cherchent du cœur d'Iris tous les replis secrets,

D'y démêler enfin un amour qui se cache

Et se trahit pourtant par de petits êfets !

Peut-être quand Iris avoueroit sa tendresse,

En entendre l'aveu, c'est un plaisir moins grand,

Que de la découvrir par cette heureuse adresse

Qui l'épie & qui la surprend.

De ces raffinemens la méthode est subtile,

Repliquoient les Amours de l'avis oposé ;

Mais si sur ces garants Tircis s'est reposé,

Tircis n'est pas trop difficile :

Puis qu'il ne fait, pour contenter ses vœux,

Qu'un peu d'espérance incertaine,

Sans doute ce n'est pas la peine

Qu'Iris en fasse un Amant malheureux.

Quelquëfois exiger trop de reconnoissance,

C'est le moien de n'être pas content ;

Il se peut qu'en ce cas la belle se dispense

De paier come on le prétend,

Et vous voilà sans récompense.

Mais quand heureusement un esprit se repaît

De ces chimères délicates,

Qui vous font dans un Cœur voir tout ce qui vous plait,

On ne fauroit trouver d'ingrates.

Pauvres Amours, conoissez vôte erreur,

Laissez là, laissez-là vos fines conjectures :

Pour croire qu'on a fait la conquête d'un cœur,

Il faut des preuves bien sûres.

Quant la belle a dit à l'Amant ,

Je partage avec vous l'amour que je vous done ,

La preuve est bone assurément ,

Et cependant elle n'est pas trop bone :

On pourroit souhaiter quelque chose de mieux ,

Sans souhaiter rien de trop tendre :

Mais enfin un aveu si doux , si glorieux ,

Quoiqu'il n'ait point de fuite, est toujours bon à prendre.

Si ce n'est être heureux , c'est du moins être aimé ,

C'est de quoi satisfaire un esprit raisonnable ;

Quant au bonheur que Tircis s'est formé ,

C'est un bonheur d'Amant trop misérable.

Cette contestation aigrit les esprits , & les Amours ne disputèrent pas long-tems sans venir jusqu'aux reproches. Les délicats disoient aux autres, qu'ils étoient trop grossiers pour goûter ces fins plaisirs de voir le progrès qu'on fait peu à peu dans un cœur qui se défend , & dont la résistance est poussée à bout. Ceux qu'ils acusoient de grossièreté, repousoient l'injure, en leur reprochant qu'avec tous les raffinemens de délicatesse, ils avoient tellement quintessencié l'amour, qu'on ne savoit plus ce que c'étoit qu'être aimé.

Et come les Amours ont le sang un peu chaud ,

Et que la moindre bagatelle ,

Un rien même est tout ce qu'il faut

Pour faire entr'eux une grosse querelle ,

Ils mettoient tous déjà la main à leurs carquois,  
 Déjà pour le combat ils préparoient leurs armes,  
 Et remplissant les airs de leurs confuses voix,

Ce n'étoient plus que troubles & qu'allarmes :

Déjà petits Amours contre petits Amours,  
 Començoient fièrement une guerre civile,  
 Si l'hôte n'eût tâché, par ses sages discours

D'apaiser promptement leur bile.

Il leur fit concevoir combien leur question  
 Etoit pour eux de légère importance,

Et leur dit que chacun tint son opinion,  
 En attendant la fin de vôtre indifférence,  
 Qui doneroit bientôt une décision.

Cet avis fit cesser leur ardeur belliqueuse,  
 Et quand la paix fut faite ils tombèrent d'accord,

Que c'étoit vous, qui seule aviez eu tort

De laisser si long-tems la question douteuse.

Voilà, belle Iris, ce qui se passa dans ce Festin. Vous devez penser à vous, car j'oubliois à vous dire, que tous les Amours jurèrent qu'ils vous feroient un méchant parti, si vous ne décidiez pas promptement cette question, qui avoit causé un si grand désordre.

VERS à Melle. M\*\* B\*\*.

**E**Té charmant, Saison délicieuse,  
 Vous semblés me créer une seconde fois,  
 Je revis dans ces Champs, je revis dans ces Bois.  
 Continué, chantés vôtre peine amoureuse,  
 Vôtre mélodieuse voix,  
 Divins Chantres de l'Air, en flatant mon oreille  
 Passe à mon cœur qu'elle réveille,  
 Et de tous ses ennuis semble alléger le poids :  
 Vos Iris chez vous sont faciles,  
 Elles sont tendres & dociles ;  
 L'Amour est païé de retour :  
 Les plaisirs se suivent en foule,  
 L'Onde suit l'Onde qui s'écoule,  
 Tel chés vous l'Amour suit l'Amour.  
 Lieux enchantés, avec quels traits de flame  
 Ne peignés vous pas à mon Ame  
 Ce jour, cet heureux jour ou la rebelle Iris,  
 Sembloit rendre à mon cœur épris  
 Un léger tribut de tendresse ;  
 Tems qui s'est éclipfé sans en avoir joui,  
 Espérance fole & traitresse,  
 Mon bonheur avec vous s'est tout évanouï.  
 Pourquoi me retracer encore  
 Cet aimable objet que j'adore ;  
 Et que j'adore, hélas ! trop vainement !  
*Manon, Manon* est insensible.  
 Amour, en me frappant d'un trait aussi terrible,  
 Pourquoi n'en fraper que l'Amant ?

A V I S.

**O**N vient d'imprimer à *Copenhagen*, sur deux Papiers différens, un Volume grand in 8vo. qui a pour titre: *Lettres sur le Dannemarc, par Mr. Roger.* Elles sont adressées à Mr. *Beaumont*, Avocat au Conseil de la République de *Genève* & s'y débitent chez les Frères *Claude & Antoine Philibert*, Marchands Libraires.

Le Mot du Logogriphe du Mois passé est  
AVARICE.

T A B L E.

<i>Remarques critiques sur l'Histoire de Trogue Pompée abrégée par Justin.</i>	P. 3
<i>Aux Journalistes, en leur envoyant une Lettre sur Mr. J. J. Rousseau.</i>	23
<i>Lettre à M. S. de C. sur M. J. J. Rousseau &amp; sur ses Ouvrages.</i>	28
<i>L'Ami des Lettres aux Éditeurs.</i>	51
<i>IIme. Dialogue entre Ariste &amp; Timante sur l'Amour propre.</i>	54
<i>Les quatre Flacons ou les Aventures d'Alcidonis de Megare.</i>	66
<i>Mémoires de Séty.</i>	97
<i>Réponse du Traducteur de Séty à l'Ami des Lettres.</i>	101
<i>Description de l'Empire de la Poësie, par M. de Fontenelle:</i>	105
<i>Tircis à la Belle Iris, par le même.</i>	111
<i>Vers à Melle. M** B**.</i>	119